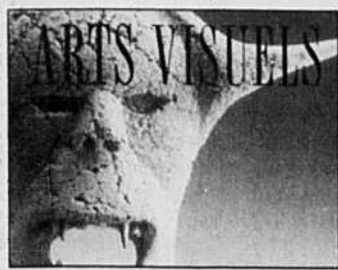


CABIER
DLettres québécoises Page D 3
Essais québécois Page D 4
Roman américain Page D 5Art inuit Page D 7
Formes Page D 8

LIVRES

Vent de folies

SUR LA ROUTE du rang n° 1

La porte d'à côté

Beaucoup d'entre nous ignorons ce qui se trame derrière les grandes vitrines arquées de la librairie Paulines, située une porte plus au sud que celle, bien connue et presque battante, de Champigny. Aussi cette librairie spécialisée dans les ouvrages à caractère religieux, propriété de la congrégation Les Filles de Saint-Paul, qui l'a ouverte en 1952, fait-elle l'objet d'un cinquième article sur les librairies spécialisées montréalaises.

MARTIN BILODEAU
LE DEVOIR

«**I**l n'est pas rare de voir entrer ici un client tenant dans ses mains un sac de chez Champigny», raconte Jeanne Lemire, aujourd'hui gérante de la librairie Paulines, qu'elle a retrouvée il y a trois ans après un hiatus de six ans, durant lequel elle s'est consacrée à la direction de sa congrégation.

Créée en 1915 en Italie, la congrégation des Filles de Saint-Paul démarre par un feuillet paroissial qui, avec le temps, a fait voyager la foi. Vingt-six mille religieuses, réparties dans 47 pays, poursuivent aujourd'hui la mission originelle de la congrégation, qui consiste à promouvoir les valeurs humaines et chrétiennes dans le monde des médias. Certaines congrégations font dans la production vidéo-graphique, discographique ou radiophonique, cette dernière étant particulièrement populaire dans les pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine.

Quant aux 16 religieuses qui forment la branche québécoise de la congrégation, elles s'intéressent particulièrement à l'écrit et à l'édition, d'où la création de la librairie, en 1952, située à l'époque à un jet de pierre de l'Église Notre-Dame. Elle y est restée 22 ans, avant d'emménager rue Saint-Denis, en 1974, où son visage s'est peu modifié au fil des ans. Aussi la librairie, qui compte plus de 15 000 ouvrages, a-t-elle un côté désuet auquel sa gérante a bien l'intention de remédier dans les prochains mois, histoire de rentabiliser l'espace et de mieux servir une clientèle qui, selon sœur Lemire, va croissant: «*Nous augmentons nos ventes parce qu'il y a une recherche, présentement, sur le plan spirituel, qui rejoint plus de gens que ce qu'on peut penser.*»

Et la librairie, de ce fait, en est à la transformation et au raffinement de ses différentes sections. Ainsi, dans les rayons consacrés aux divers aspects de la religion (biblique, théologique, spirituel, patristique, catéchèse, etc.) et aux sciences humaines (sociologie, philosophie, etc.), la librairie Paulines propose une riche section consacrée aux femmes, une autre, relativement nouvelle et très populaire, consacrée à l'éthique, et on s'apprête à ramifier le rayon des religions pour y distinguer les ouvrages consacrés à l'islam, à l'hindouisme et au judaïsme.

La littérature générale, ainsi que divers ouvrages de référence, trouvent également leur place sur les rayons de la librairie Paulines, qui ne pratique l'exclusion que pour des raisons d'espace ou de qualité. Nouvel Âge et ésotérique: très peu pour sœur Lemire, qui commandera l'ouvrage si on le lui demande, mais qui, vu les dimensions modestes de la librairie dont elle a la gérance, doit assumer les choix qui s'imposent: «*J'ai pour mon dire que je ne suis pas la conscience des autres. On est rue Saint-Denis, faut pas l'oublier. Alors c'est certain, on vend ce qui nous est demandé.*», dit celle qui demeure ouverte à toutes les tendances, tout en maintenant pour Paulines un mot d'ordre: rigueur. Et au premier chef dans le type de rapports qu'elle-même et ses huit libraires établissent avec les clients, rapports qui, vu la nature des ouvrages proposés, font appel à des qualités humaines ainsi qu'à un jugement

BRIAN MYLES

Gustave connaît par cœur la route du rang n° 1. Il peut la parcourir les yeux fermés, le jour ou la nuit, à jeun ou ivre mort. Mais la plupart du temps, il zigzague mollement sur l'étroite voie de gravier qui le promène partout et le mène nulle part, dans un état avancé d'intoxication par les drogues douces. Au volant de son tacot couleur rouille, il flotte entre ciel et terre battue, à la hauteur de la poussière qui monte dans l'air froid.

De fait, Gustave n'arrive presque jamais à destination. Il a des tas d'amis dispersés sur le flanc de la colline. De soir en soir, ils se tournent les pouces, prisonniers de chalets à fenêtre unique, emmurés derrière la tôle ondulée qui froisse tous leurs espoirs. Ils espèrent l'arrivée d'un Gustave éternellement absent. L'un d'entre eux est un ermite nommé Shamrock, rencontré par Gustave un soir qu'il était sur son erre d'aller. Ni l'un ni l'autre ne se rappelaient les circonstances ou la signification réelle de l'expression. Pour combler l'attente, Shamrock regarde les infopubs jusqu'à ce que le réveil-matin, à l'aube, le ramène à la réalité d'une autre journée, dans l'anti-chambre où il se débat entre deux nuits d'insomnie. En passant devant la cabane de Shamrock, Gustave ralentit. Des milliards de cailloux lui indiquent le chemin jusqu'au chalet (qui sert aussi de résidence principale) de l'ami Shamrock, mais il poursuit son chemin.

Shamrock était alors en train de se laisser séduire par une pub qui faisait l'éloge d'un couteau capable de traverser l'acier aussi bien que la chair. Dans la cage où il s'était lui-même constitué prisonnier, après en avoir égaré la clef dans les méandres de son cerveau, il ne remarqua pas la présence de cette vieille épave de Gustave, tapi dans la nuit. Une nuit si opaque qu'elle en devient aussi noire que les eaux noueuses des lacs et rivières qui enserrant la vallée et les rares habitants qui étouffent là, sans se douter qu'ils sont assiégés de l'intérieur. Quel magnifique couteau! pensa Shamrock alors que s'éloignait Gustave. Shamrock admirait le couteau, parce que sa vie faisait aussi mal qu'une lame qui cherchait à sortir d'une blessure.

Quand il voit les lumignons dans les chaumières comme autant de phares dans la tempête, Gustave se sent rassuré.



ILLUSTRATION: TIFFET LE DEVOIR



Brian Myles est journaliste au *Devoir* où il est le jeune de service depuis maintenant cinq ans. Âgé de 27 ans, il continue de croire que le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir. Il espère ne pas trop embêter l'ami lecteur, qu'il tient en plus haute estime (et qu'il salue bien bas), avec ce premier texte de fiction. Les écrivains se rapprochent de l'éternité, alors que les journalistes se dirigent vers la mort. Quelque part entre les deux, il y a les limbes du temps perdu — et retrouvé — à noircir amoureusement du papier.

LIVRES

PAULINES

SUITE DE LA PAGE D 1

éclairé. «Si je conseille un livre à quel-
qu'un, et que je lui fais plus de tort que
de bien, c'est grave. Il y a des gens qui
choisissent leurs livres seuls et c'est bien.
Pour les autres qui nous demandent
conseil, il faut être vigilant et se montrer
à la hauteur de sa responsabilité».

D'où la difficulté, que la librairie
Paulines partage avec toutes les librairies
spécialisées, de trouver du personnel
qualifié, capable d'établir avec les
clients un rapport de confiance qui,
dans la moitié des cas, se poursuit
dans le temps: «Comme on est une
librairie spécialisée en religion, c'est
important que les employés connaissent le
b-a-ba de la vie chrétienne. Quand des
gens veulent se faire conseiller sur le
choix d'une bible, il faut être capable de
dire quelque chose», dit sœur Lemire,
femme engagée dans son milieu, puis-
qu'elle participe aux travaux de la
Commission du livre de la SODEC et
fait partie du comité de l'Association
des libraires du Québec, et qui ne peut
s'empêcher de regretter le cercle vicieux
dans lequel l'enferme la situation
actuelle de la librairie: «Autant on exige
de la connaissance de la part de nos
employés, autant les salaires sont bas.»

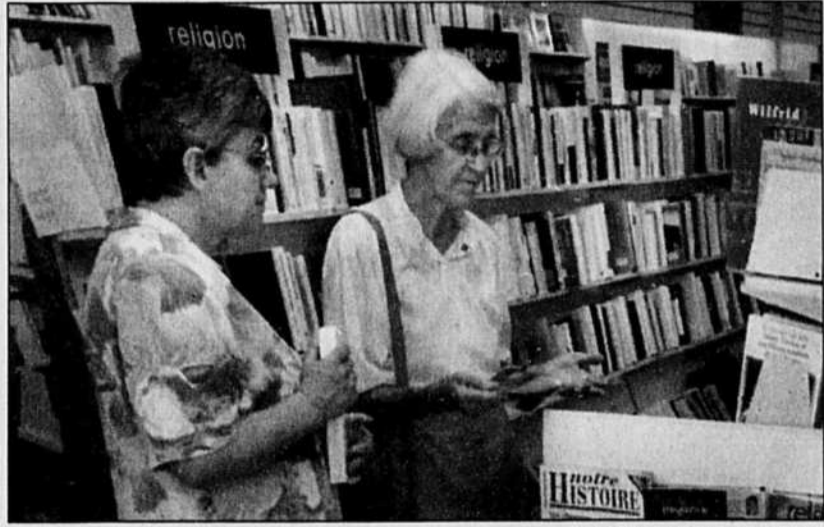
D'autres problèmes touchent les
librairies spécialisées, problèmes ravis-
sés par l'attitude de certains distribu-
teurs chargés d'approvisionner les
librairies, et qui favorisent les gros
acheteurs (notamment Renaud-Bray)
au détriment des petites librairies,
en pratiquant des écarts de remise
importants. «Vu ma spécialité, c'est
facile de dire qu'un livre n'est plus
disponible». Aussi, quand un distributeur
lui sert cet argument, Jeanne Lemire
passe un coup de fil à l'éditeur. Si ce-
lui-ci lui apprend que l'ouvrage est

disponible, il lui en télécopie la preuve
qu'elle retourne illico au distributeur.
Le silence légendaire des biblio-
thèques, le brouhaha poli des librairies
feutrées, ne sont qu'un écran der-
rière lequel les commerces et les ins-
titutions transigent, souvent bruyamment.
«Il faut parler fort, des fois», dé-
ploie la librairie, qui ne se laisse pas
dicter ses choix par le marché, écume
les magazines européens et *Le Monde
des livres* du vendredi pour se mettre
au fait des dernières publications.
«On a le souci constant de favoriser les
liens entre la littérature et la religion»,
tient à rappeler sœur Lemire.

Paulines touche également à l'édi-
tion, publiant une dizaine d'ouvrages
par année, sur plusieurs sujets, parmi
lesquels domine celui de la place des
femmes dans l'Église. Les Filles de

Saint-Paul défendant l'équité des
femmes dans la hiérarchie ecclésias-
tique, il n'est pas rare qu'elles publient
des ouvrages tels que *Pleins feux sur le
partenariat en Église*, ou encore
*Femmes et ministères pour une recon-
naissance réelle des femmes en Église*.

Le monde a bien changé depuis
que Jeanne Lemire a décidé, à l'âge
de seize ans, de se joindre à la congré-
gation. Sa mère avait posé comme
condition que sa fille puisse y pour-
suivre ses études. Une trentaine d'an-
nées plus tard, sœur Lemire, bache-
lière en théologie à l'Université de
Montréal, prolonge la mission des re-
ligieuses qui venaient jadis frapper à
la porte de la ferme familiale de Nico-
let, pour proposer des lectures sur la
foi, et en lesquelles l'enfant avait re-
connu ses sœurs.



Comme toutes les librairies spécialisées, Paulines recherche du personnel capable d'établir avec les clients un rapport de confiance. «Il faut être vigilant et se montrer à la hauteur de sa responsabilité», dit sœur Lemire.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

RANG N° 1

Stupéfait, le navigateur remarque que le fossé empiète maintenant sur le chemin de terre battue...

SUITE DE LA PAGE D 1

Il contemple les visages — ces tableaux de lentes agoni-
es — qui apparaissent dans l'ouverture de chacun des
shacks et il continue de dériver sur la sinieuse route du
rang n° 1, une flasque en argent sterling striée par une vie
de défonce coincée entre les jambes.

A chaque nouveau kilomètre enregistré par le com-
pteur, Gustave s'autorise une rasade de boisson. Il s'est
imposé cette règle il y a de cela des lunes, en s'émér-
veillant de la danse des ombres sauvages que le soleil or-
chestre entre les feuillages, au son des oiseaux. Détail
singulier, le compteur a cessé d'accumuler les kilomètres
sur la bagnole bringuebalante depuis une certaine aube
mémorable, alors que Gustave avait décidé de couper à
travers champs. Il en avait marre des chemins tortueux,
sans fin ni commencement, et il avait voulu précipiter son
retour à la maison après une soirée que la solitude avait
rendue particulièrement splendide. Alors il avait braqué
le volant et foncé tout droit. Dans son état de confusion
habituelle, il avait oublié la présence menaçante du fossé.
C'était le premier accident délibéré de sa vie, et ça l'avait
marqué. Une fois le compteur foutu, les ombres n'ont
plus jamais dansé. Plutôt, elles se sont mises à grouiller
horriblement, tandis que Gustave jouait avec le volant
comme à la roulette russe.

Gustave garde une main sur le volant et boit sans règle
ni retenue pour lutter contre la somnolence que provo-
quent les hallucinogènes. Il coince le volant entre ses ge-
noux relevés et, maladroitement, entreprend la confection
d'un joint de ses mains ainsi libérées. Habile fabricant de
sens, Gustave met à peine trente secondes pour émietter
sa plante et se rouler, d'un mouvement lesté du pouce et
de l'index, un grossier cigarillo. Sitôt les premières va-
peurs vertes dissipées, il décide d'éteindre les phares de la
voiture. Gustave veut contempler la lune à demi-voile et les
étoiles qui scintillent à des années-lumière au-dessus des
arbres. Et les arbres eux-mêmes se balancent au rythme
du vent qui soupire sur le dernier souffle de l'été, au cœur
du mois d'août.

Il allume la radio pour trouver la musique qui convient à
la sarabande des ombres autour des branches, mais il se
ravisé dès qu'il entend le sempiternel sirop commercial.
Gustave s'impatiente. Il fouille sous la banquette, à la re-
cherche de son fidèle-magnétophone-huit-pistes-portable.
Il avait trouvé le moyen de brancher cette vieilleries d'une
autre époque à une batterie d'où sortait un filet d'acide
faux-frère.

Le lac défile à la droite du bolide et Gustave détourne
aussitôt la tête. Il n'en peut plus de l'immobilité de ce foutu
lac. Voilà le drame des habitants de la Terre, pensa-t-il. Ils
font le tour du lac sans jamais s'arrêter, comme lui-même
l'a fait pendant quarante-huit bonnes années avant de se
lasser. Mais ils font le tour d'eux-mêmes, c'est tout. La plu-
part ne s'en rendent jamais compte. Toute leur vie, ils mar-
chent le long du rivage, s'extasiant sur leur illusoire liber-
té, se mirant dans l'eau dormante par les belles journées
ensoleillées. Leur vie se déroule en circuit fermé. Le point
d'arrivée rejoint toujours celui du départ. Gustave, lui,
n'appartient pas à ce monde. Il l'habite, mais il n'en est pas.
Le bougre a déjà vu la mer, voyez-vous. Il a couru à sa ren-
contre, à bout de souffle. Dans le sable calcaire de plages,
il a fait reposer tout le poids de son corps et de son âme,
sans jamais y laisser de traces. Il a vite senti que les vagues
effacent sans appel toute empreinte humaine. Qu'importe
la grandeur de l'homme, sa force et sa fougue. En se reti-
rant par vagues successives, la mer lui refuse une place en
son sein et lui donne l'espoir d'un recommencement. La
vie de Gustave était une suite de quarante-huit mornes an-
nées. Une vie aussi puante que le poisson pourri. Il avait
vu la mer, il avait rêvé de la parcourir, armé d'un courage
insoupçonné. Rêvé, seulement, car il était prisonnier des
ruisseaux, des rivières et des routes se dressant comme
des barrières sur son petit bout de planète. Contrairement
aux insulaires, habités d'instinct par la promesse du large,
Gustave errait dans un labyrinthe.

Il passe enfin le lac qui rétrécit à vue d'œil dans le rétro-
viseur pour retourner au néant d'où il était surgi. Une voix
sort du huit pistes. Gustave baisse la vitre pour la laisser
s'envoler dans l'immensité des champs qui avaient si bien
su le bercer par leur plénitude autrefois. C'était avant que
son esprit, égaré comme le vent, n'aille se briser contre le
rempart d'une forêt sans âme ni émotion. C'était avant que
les ombres ne s'agitent. C'était avant le songe d'une vie à
l'orée de la mer.

*Don't you fool me
Tender age is a foolish memory
Hope a new flame will set me free
Don't you fool me...*

Gustave coupe le son. Il retire son pied de l'accéléra-
teur, met le boîtier de vitesses au neutre et éteint le mo-
teur pour mieux savourer un silence intérieur dont la
plaine de tous les abandons lui renvoie l'écho. Diantre
que le silence lui sied...

Il tangué, tout en faisant brûler un autre bout de papier.
Stupéfait, le navigateur remarque que le fossé empiète
maintenant sur le chemin de terre battue. C'est bien
connu, tout fossé tend à s'élargir: entre les jeunes et les

vieux, entre les rouges et les bleus, entre le petit peuple et
la grande bourgeoisie, entre les rétrogrades et les progres-
sistes, entre les analphabètes technologiques et les cracks
du numérique, entre l'homme et la femme, entre les dro-
gués produits par l'industrie pharmaceutique et ceux
qu'engendre la rue, entre les fous et les sains d'esprit. Et
sur la route pas comme les autres du rang n° 1, le fossé
s'élargit aussi, si bien que le chemin rétrécit à mesure
qu'avance Gustave. Mais il a l'œil. Enfin un peu. Pour évi-
ter que le fossé n'avale sa bagnole, il dérive vers la gauche,
toujours plus près de la forêt qui commence à s'animer.
L'exercice exige une grande concentration.

La musique l'aide à rester conscient, et les paroles le
distraient. Le son augmente dangereusement. L'acide qui
s'écoule de la batterie a bousillé le plancher de la voiture,
qui cède dans une ultime crise de corrosion. La tôle se li-
quéfie, la batterie disparaît, entraînant le huit pistes dans
une randonnée d'enfer. Le tout reste accroché un moment
à la carcasse de la 12 chevaux-vapeur cadavérique, rebon-
dissant contre ses flancs avec fracas. Le son qui sort du
huit-pistes se tord dans la pénombre avant de disparaître
complètement.

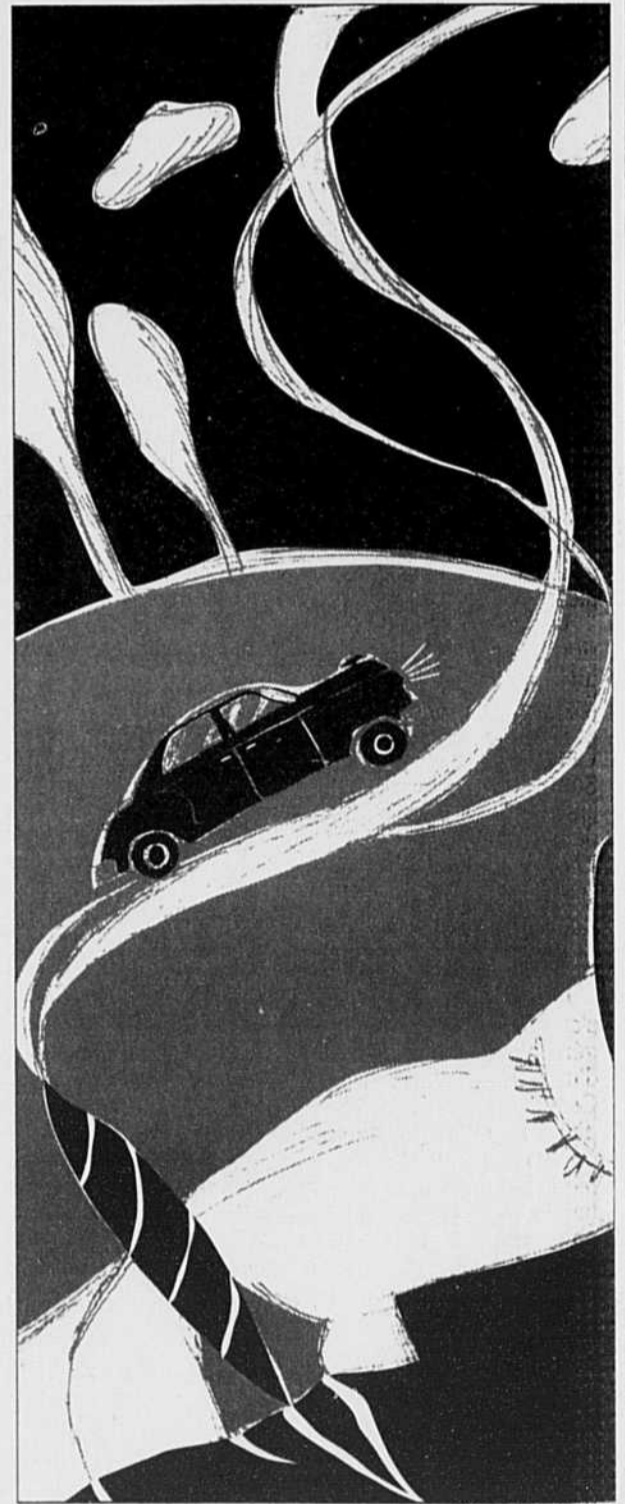
Gustave a suffisamment à faire avec ce foutu fossé qui
en prend toujours plus large. Il a tellement voulu s'en
éloigner qu'il est maintenant engagé dans la mauvaise
voie, et les branches des épinettes fouettent le côté
gauche du tacot.

De la route du rang n° 1, il ne reste qu'un filet de terre
battue, un passage étroit délimité par le rideau de conifères
et l'abîme du fossé béant. Les arbres valsent de plus
belle, tandis que Gustave dérape vers l'inévitable tragédie.
Telle une bête sauvage, le fossé se jette sur la voiture et
l'avale sans façon! La poussière retombe, le vent aussi, les
arbres se mettent au garde-à-vous. C'est un Gustave sonné
qui s'extirpe de la ferraille. Curieux, pense-t-il, vu de l'inté-
rieur, le fossé à l'air plus petit. Satané fossé hypocrite. Tu
gonflés et tu te dégonflés, beugle-t-il, en retrouvant son
équilibre de bipède.

Gustave connaît par cœur la route du rang n° 1. Il peut
la parcourir les yeux fermés, le jour ou la nuit, à jeun ou
ivre mort. Mais la plupart du temps, il longe, hagard, le
chemin à pied, privé de voiture sous l'effet d'un fossé sour-
nois. Le choc de l'accident, s'ajoutant aux sensations fortes
qu'il a tant recherchées, le font tituber jusqu'à la maison.
Comme s'il se mettait à grouiller lui aussi, et à devenir sau-
vage comme les ombres qui l'effrayaient jusque-là.

Une boule de feu monte du fossé, la carrosserie s'envo-
le en fumée. Gustave titube, danse et boite. Il ne lui reste
que six joints et la parcelle de liberté que lui donne encore
son imagination. Il promène longuement son regard sur le
plafond du monde, où il voit les rais de lumière qui forme-
ront des étoiles.

Il aspire trois bouffées de pot et le moins d'air pur pos-
sible et se met à marcher. Gustave se dit qu'en ayant les
étoiles pour guides, il pourrait traverser les frontières que
son terroir et sa tête ont élevées pour ainsi trouver, qui
sait, le chemin de la mer éternelle.



TIFFET, LE DEVOIR

Il en avait

marre des

chemins tortueux,

sans fin

ni commencement



PHOTO JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Un nouveau visage!

ledevoir.com

http://www.ledevoir.com

Les Bouquinistes du Saint-Laurent

Une grande fête
juste pour lire!

Des milliers de livres
introuvables ailleurs.

À Québec, Terrasse Dufferin, jusqu'au 8 août de 11h à 23h

en collaboration avec

CHRC80 LE DEVOIR

Accès Gratuit

Production et réalisation
Hélène Tirole



LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

L'enfant chef-d'œuvre

PRODIGE

Polyphonie
Nancy Huston
Actes Sud/Leméac,
collection «Un endroit où aller»,
Arles et Montréal, 1999, 171 pages

Huston emprunte volontiers à la musique certaines formes connues pour la construction de ses livres ou pour en désigner certaines parties: son tout premier, *Les Variations Goldberg*, était une suite narrative adaptée à la structure de l'œuvre musicale de Bach; il y avait des carnets *scartadura* dans *Instruments des ténèbres*; *L'Empreinte de l'ange*, paru l'an dernier dans la même collection, était un récit à plusieurs voix, polyphonique au sens large. *Prodige*, qui est le huitième roman de Huston, se fait une stricte polyphonie si on se fie au sous-titre. On peut effectivement déceler des caractéristiques de la fugue ou du contrepoint dans les diverses voix narratives d'importance à peu près égale, qui donnent l'impression de se superposer, et dont chacune conserve une certaine autonomie. Les connaisseurs pourront en juger.

Les prodiges sont nombreux, trop nombreux peut-être, au départ du roman de Huston. *Prodige* de la vie qui se renouvelle à la naissance de chaque être, doublé ici de la survie quasi miraculeuse d'une enfant, Maya, née prématurément, à vingt-quatre semaines, et qui ne pèse que 720 grammes. *Prodige* enfin du destin de cette fillette qui, si le vœu de sa mère et de sa grand-mère est exaucé, deviendra une artiste exceptionnelle; elle a l'oreille absolue et, surtout, ce don qu'elle a reçu en même temps que celui de la vie: un talent inné de pianiste.

Une enfant exceptionnelle

Lara, sa mère, même si elle s'en défend, ressemble par moments à ces adultes aigris qui poursuivent leurs rêves de perfection et de gloire par enfants interposés. Formée à la dure par Sofia, sa propre mère d'origine russe, musicienne elle aussi, Lara est une pianiste professionnelle. Elle enseigne au conservatoire et a déjà donné des récitals. Mais elle n'avait qu'un talent, qu'il lui a fallu développer avec effort. Son enfant, en revanche, sera bien plus qu'une bonne pianiste; elle sera la musicienne authentique que Lara n'a pas pu devenir. Elle apprendra à jouer, certes, et à la perfection, mais ça ne lui sera, précisément, qu'un jeu.

Mais pour l'heure, il faut que le frère nourrisson s'agrippe à la vie, qu'il s'approprie son propre souffle. Tous les jours, pendant des semaines, Lara se rend à la clinique et veille sur son enfant qui est dans un incubateur; elle couvre celle-ci du regard et l'enveloppe de ses rêves, comme s'il lui fallait la mettre au monde une seconde fois. Décidément, rien ne vient facilement à cette femme, qu'elle soit mère ou artiste.

Une vie de famille pas banale

De la naissance menacée de Maya jusqu'au moment de sa prise en charge, à Berlin, par un maître de piano aussi célèbre que redoutable, l'histoire se déroule sur une dizaine d'années au cours desquelles tout semble aller pour le mieux. Lara grandit en

grâce, naïve et insouciant comme le sont les enfants entourés d'affection, alors que son talent se confirme. Le couple de ses parents se maintient grâce à un arrangement plutôt insidieux: le père quitte la maison et devient... l'amant de sa femme! Il s'en explique ainsi: Lara, elle, aura une liaison tout en douceur avec un voisin quinquagénaire, et le neveu de ce dernier, qui se passionne pour les insectes, deviendra le presque grand frère de la petite Maya. Mais tout cela a-t-il vraiment lieu ou s'agit-il plutôt du long délire fantasmagorique de Lara pendant ces journées cruciales où elle accompagne son bébé dans sa lutte pour la vie? Peut-être ne s'est-il écoulé que quelques semaines, ou encore les seules soixante-douze heures critiques pendant lesquelles, selon le médecin, la survie de Maya était en jeu...

L'ambiguïté est maintenue tout au long du roman de Huston grâce à une structure temporelle très complexe mais d'une lisibilité parfaite, où alternent de brusques bonds dans l'avenir et des retours vers le passé. Dans *Prodige*, de quoi le présent est-il fait? Mystère... C'est là que se trouvent les aspects les plus captivants du roman de Nancy Huston: dans ces repères chronologiques énigmatiques, et dans l'agencement des voix de différents personnages, qui se succèdent et se répondent parfois, formant ça et là des duos ou des trios, chacune y apportant un des thèmes du récit et y apportant quelque variation. *Prodige* est, dans sa forme, un très beau récit musical.



Robert Chartrand

Des portraits attendus

Quant aux personnages, ils sont pour la plupart stéréotypés et ce qui leur arrive est souvent prévisible. Sofia, partisane d'une pédagogie autoritaire, est une vieille Russe convenue; Lucien, le voisin, professeur à la retraite qui se met à faire des vitraux et remplace opportunément un vieux grincheux qui détestait la musique, est un veuf si beau, si triste, si touchant qu'on ne peut que vouloir le prendre dans ses bras, et son neveu Benjamin, un jeune garçon parfait de gentillesse. Mais après tout, tous ceux-là pourraient bien n'être que la projection des désirs de Lara, les personnages du roman qu'elle invente pour sa fille.

Au centre de cette polyphonie sans fausses notes apparentes, Lara aurait tout pour être heureuse. Or, un mal-être diffus la rend irritable et la pousse à se retirer peu à peu de la vie. C'est qu'elle se rappelle jusqu'à l'obsession la chambre blanche où son bébé intubé était entre la vie et la mort. «C'est là que j'ai été heureuse. [...] Là que, pour la première fois de ma vie, je me suis sentie nécessaire. [...] J'étais ce qu'il fallait que je sois.» Ces jours d'angoisse ont été des moments privilégiés, tout à la fois intolérables et merveilleux. Cette femme éprise de beauté, qui n'avait pas de don mais un simple talent, qui est parvenue à jouer à la suite d'années d'efforts, de même qu'il lui a fallu trois fausses couches avant d'enfanter, se torture avec la même question. «Où est la musique?» se demande-t-elle, c'est-à-dire la perfection, cette beauté harmonieuse à laquelle certains accèdent comme naturellement. Ils la trouvent sans l'avoir cherchée, la

produisent sans l'avoir voulu, comme une émanation de soi.

Comme la plupart des personnages importants de l'œuvre de Nancy Huston — la romancière d'*Instruments des ténèbres*, la comédienne d'*Histoire d'Omayya*, le musicien de *L'Empreinte de l'ange* ou la danseuse de *La Virevolte* —, Lara est une artiste et une intellectuelle. Partagée entre «désirs et réalité» — c'est sous ce titre qu'ont déjà paru certains des essais de Huston —, entre l'envie de profiter des joies simples de la vie et les exigences tyranniques de la lucidité, elle tente elle aussi la difficile réconciliation entre l'art et la vie, entre la nature et la culture, l'instinct et l'intelligence, la spontanéité et la réflexion. La création artistique, qui est une forme de lutte contre la mort, est assimilée ici à l'engendrement: pour Lucien, l'amant de Lara, la fabrication d'un vitrail ressemble à une grossesse. Mais la nature, elle, ne l'entend pas ainsi. Comme le jeune Benjamin l'explique à Maya, «Si on veut que la chenille devienne un papillon, on la laisse déchirer son cocon et le fil de soie est foutu. Ou alors, si on veut garder la soie, il faut zigouiller la chrysalide. [...] C'est soit l'art, soit la vie».

Les femmes et la création

Lara aurait voulu faire de sa maternité un chef-d'œuvre, d'où son besoin de disparaître, ou à tout le moins de se taire pour laisser son enfant s'exprimer à son tour, comme si celle-ci était une œuvre devant laquelle il ne lui resterait plus qu'à s'effacer. Lara semble, vers la fin, vouloir sortir d'elle-même, se rabattre sur la joie immédiate qu'on peut ressentir à regarder simple-

NANCY HUSTON

Prodige

ACTES SUD / LEMÉAC

ment la vie se dérouler autour de soi, à la manière de l'héroïne d'*Instruments des ténèbres*. Lara est incapable cependant d'être une «accro de la vie quotidienne» comme le fut la femme de Lucien, ou d'habiter parfaitement l'ici et le maintenant comme Miranda, cette merveilleuse Américainne du *Cantique des plaines*.

La simplicité vient bien tard à ce personnage de mère artiste. Son œuvre, c'est son récit dont on retiendra surtout la beauté formelle.

rchartrand@videotron.ca

ROMANS HISTORIQUES

Des Canadiens sous surveillance

CHARLOTTE ET LA MÉMOIRE DU CŒUR

Lorraine Desjarlais et Jean-Pierre Wilhelmy
Libre expression
Montréal, 1999, 512 pages

JEAN CHARTIER LE DEVOIR

Jean-Pierre Wilhelmy creuse depuis 25 ans la question des soldats allemands débarqués à Québec, en 1776, lors de la guerre d'indépendance américaine. De 1776 à 1783, pour défendre l'Angleterre, le prince de Brunswick dépêcha en effet 10 000 soldats sur Québec et 20 000 sur New York. C'étaient là autant de troupes pour stopper la révolte des insurgés dans les colonies d'Amérique.

Wilhelmy a conçu un roman historique autour de la figure de la femme du baron de Riedesel, général des Allemands. Cette dernière habita chez le seigneur de Batiscan, à Pointe-du-Lac, ainsi que dans leur résidence de Sorel. Elle visita ensuite son mari au sud du lac Champlain, avant la bataille de Saratoga, survenue à l'automne de 1777, bataille décisive, qui devait se solder par la défaite des Britanniques.

Roman d'amour ou roman historique

Charlotte et la mémoire du cœur s'attache à la figure de la femme du général, et le fait parfois au détriment d'un portrait historique de la guerre. Cela étant, le roman demeure riche de renseignements sur l'époque. Sait-on ainsi qu'au Bas-Canada des espions allemands ont logé chez l'habitant pendant sept ans, le gouverneur obligeant les familles soupçonnées de sympathie avec les rebelles d'héberger des soldats?

C'est un stratège allemand qui conseille le général en chef de l'armée britannique au Canada, le général Burgoyne, lequel succéda à Carleton, manifestement soupçonné à l'endroit des habitants. Mais le général allemand ne sera pas écouté au moment d'affronter les partisans dans l'Etat de New York. De Riedesel est alors fait prisonnier avec ses hommes et envoyé en Virginie. Les insurgés vont l'emporter sur les soldats du roi George III, lui-même descendant de la maison de Hanovre et dont la sœur est mariée au duc de Brunswick. La bataille décisive survient près du lac George, auquel on donnera le nom du roi ayant perdu ce territoire.

Des Allemands au Bas-Canada

Le général allemand était arrivé le 4 mai 1776 à Québec, sur 33 vaisseaux, avec ses soldats, pour la plupart des hommes enlevés sur les routes d'Allemagne. Le roman évoque leur présence dans les campagnes de la vallée du Saint-Laurent et du Richelieu, ainsi que leur lutte contre les Américains, qui faisaient le coup de feu, juchés dans les arbres, au sud du lac Champlain.

Wilhelmy n'est pas un historien patenté. Pourtant, il montre mieux que quiconque l'utilisation faite, par les

Anglais, des Allemands, placés dans les familles françaises pour mieux les neutraliser et les espionner.

Dans le cadre de sa recherche, il est allé débusquer des documents jusqu'à la bibliothèque du Congrès à Washington et en Allemagne de l'Est. Pour bien saisir l'ampleur du phénomène, il a épluché des listes de soldats en Allemagne de l'Est et mis la main sur une série de documents historiques précieux: le journal de Charlotte de Riedesel déposé aux archives de Marbourg, deux manuscrits de son mari, 20 journaux d'officiers allemands et le journal d'un simple soldat, poète. Très méticuleux, Wilhelmy a découvert que de Riedesel assignait les soldats allemands chez les Canadiens par fournées de deux, quatre, puis huit, dans les maisons situées le long des voies d'eau. Pendant sept ans, il empêcha ainsi les rebelles du Richelieu de prendre les armes. Il était le maître-espion, celui qui compilait les noms des habitants insoumis tandis que le gouverneur Haldimand, Suisse germanophone, en faisait emprisonner plus d'un sur une simple dénonciation.

Le soldat chez l'habitant

Mais les Allemands s'incrustaient, ce qui créa des tensions, comme le montre bien le roman. Ils étaient répartis dans les familles, tandis qu'une loi de la milice était imposée aux habitants. Des milliers de soldats allemands logèrent ainsi dans les maisons de Chambly, Saint-Denis, Saint-Antoine, Saint-Ours, Sorel, Berthier, Yamachiche, Pointe-du-Lac, Trois-Rivières, Cap-de-la-Magdeleine, Champlain, Batiscan, La Pêrade, et Montréal.

La fin de la guerre d'indépendance vit la conclusion de plusieurs mariages, et 1300 Allemands restèrent au Bas-Canada, soit beaucoup plus que ceux-ci requèrent en partage avec les loyalistes.

Les soldats du duché de Brunswick avaient combattu les Américains jusqu'au sud du lac George et dans les forêts de l'Hudson. Le lecteur voit notamment les conséquences de l'invention de la carabine à canon prolongé, arme extrêmement précise, qui permettait aux colons de faire mouche même à grande distance. C'est ainsi que les rebelles purent tenir en échec les troupes royales, avec des effectifs souvent réduits, avant de les battre tout à fait.

Une bataille décisive

Le sort de la guerre d'indépendance se joua à la bataille de Saratoga, mais le roman passe trop rapidement sur la stratégie militaire déployée au cours de cette bataille et sur les combats dans les bois qui l'avaient précédée. Le commandant Burgoyne, ancien membre du parlement britannique, avait à sa disposition 8000 soldats, dont 4000 soldats allemands, les plus vaillants, les plus agressifs, fait valoir Wilhelmy. Car les Anglais rechignaient à se battre contre d'autres Anglais. Le roman montre le combat mené contre la jeune Amérique, tel que le voit Charlotte de Riedesel, venue de Poméranie. «Les gens ne voulaient pas se battre contre les Américains», dit Jean-Pierre Wilhelmy. Mais la monnaie américaine dévaluée nuisait



aux mouvements d'armes parmi les colons, de ce côté-ci de la frontière.

À partir de 1781, les Canadiens acquièrent plus d'importance dans la seigneurie de Sorel. Nous voilà à la fin du roman. Joseph Saint-Martin et son fils Louis cachent des armes pour les rebelles, tout en étant surveillés par les soldats qu'ils doivent héberger, dont deux bandits de grand chemin, arrivés par bateau de Stade et qui vont commettre un crime crapuleux. «Les Anglais savaient où étaient les prorebelles au Canada», dit Wilhelmy.

En résumé, *Charlotte et la mémoire du cœur* met à jour une zone d'ombre de notre histoire, les sept années de la guerre d'indépendance américaine, alors que la population canadienne est sous haute surveillance, et donne des pistes pour comprendre ce qui arriva par la suite. Jean-Pierre Wilhelmy soutient la thèse suivante: la révolution américaine se joua à Saratoga à cause du commandant Burgoyne qui refusait d'adopter le point de vue du stratège allemand. Burgoyne fut alors pris en tenaille, avec la venue de renforts américains surgis d'Albany et de la rivière Mohawk, après que ses troupes, par sa faute, furent décimées par les «Green Mountain Boys» dans la vallée.

L'erreur de Londres fut d'envoyer le général Howe à Philadelphie au lieu de le faire se précipiter de New York à Albany. Simultanément, le général Saint-Léger était battu au sud du lac Ontario. Au cours de la retraite, Burgoyne incendia les maisons des Américains avant de revenir avec l'armée anglaise à Québec. Et c'est de Riedesel qui écopa.

Le roman de Jean-Pierre Wilhelmy et de Lorraine Desjarlais paraît toutefois un peu fleur bleue, si on le compare au premier roman de Wilhelmy sur le sujet, écrit avec Louise Simard, *La Guerre des Autres*, publié aux éditions du Septentrion. Ce dernier demeure le grand roman historique d'une période cruciale, un roman au style nerveux, avec des personnages très forts, un livre poignant sur la révolution américaine et ses luttes dans les vallées de l'Hudson, du Richelieu et du Saint-Laurent. Ajoutons que, sur le même sujet, Jean-Pierre Wilhelmy a publié un essai, *Les Mercenaires allemands au Québec*, également aux éditions du Septentrion.

BIOGRAPHIE

La reine de 15 ans

L'histoire d'Anne de Bretagne, dont les mariages avec Charles VIII et Louis XII entraînent le rattachement de la Bretagne au royaume de France

ANNE DE BRETAGNE

Georges Minois
Fayard, Paris, 1999, 571 pages

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

L'histoire quotidienne des mentalités fut l'un des apports fondamentaux de la nouvelle Histoire, telle que mise de l'avant par Marc Bloch et Lucien Febvre dans leurs désormais célèbres *Annales d'histoire économique et sociale*. De cette vision renouvelée et élargie naquit un intérêt soutenu pour le particulier, le local, le régional. Ce courant fit école, en France comme ailleurs.

Grand spécialiste de la Bretagne, Georges Minois est l'un des émules de l'école des *Annales*. En plus des nombreux ouvrages consacrés à cette région, Minois a publié quelques biographies historiques, dont un fascinant portrait de Du Guesclin (Fayard, 1993).

Genre difficile s'il en est, la biographie historique a suscité, au cours des dernières années, une vague d'interrogations chez les historiens. Plusieurs ouvrages, articles et colloques ont nourri le débat sur cette épineuse question. Pour nombre d'historiens, la biographie historique relève surtout d'une vision romantique de l'histoire, qui surestime l'importance de l'individu sur le collectif. Comment, en effet, prétendre reconstituer avec exactitude et authenticité la richesse d'une existence, d'un destin, sans tomber dans «l'excès de sens et de cohérence inhérent à toute approche biographique» (Jean-Claude Passeron, *Actes de la recherche en sciences sociales*, janvier 1986)?

Biographie individuelle et Histoire

Minois apporte sa pierre à l'édifice, avec une approche mixte où se côtoient biographie individuelle et Histoire. Avec cette biographie historique d'Anne de Bretagne (Nantes, 1477- Blois, 1514), il s'est attaché à esquisser «l'environnement, politique, social, économique, culturel, au milieu duquel grandit et évolue Anne, dans la mesure où la connaissance de ce milieu peut nous aider à mieux comprendre ce que fut la duchesse».

Ce milieu, c'est la Bretagne de la fin du XV^e siècle, Bretagne dont Minois est à juste titre considéré comme l'un des meilleurs spécialistes. Il en résulte une biographie dense, riche et extrêmement documentée, qui met en perspective les principaux événements qui marquèrent l'époque et la vie de cette duchesse dont les mariages avec Charles VIII et Louis XII entraînent le rattachement de la Bretagne au royaume de France.

Néanmoins, cette biographie se lit presque comme un roman, l'appareil méthodologique ayant été réduit à sa plus simple expression. Elle brosse un portrait juste et sans complaisance de celle qui fut reine de France au moment où ce royaume passait du Moyen Âge à l'époque moderne. Le chapitre consacré à l'année 1492, «*Annus mirabilis*», est particulièrement instructif. Une belle réussite.



XYZ éditeur

XYZ éditeur
félicite Aude
Grand Prix des Lectrices Elle Québec 1999
pour son roman
L'enfant migrateur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mink.net

LIVRES ANCIENS ET MODERNES

• Achat • Vente • Expertise



4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Des histoires savantes

Religion et enseignement du français

CONTRÔLE SOCIAL ET MUTATION DE LA CULTURE RELIGIEUSE AU QUÉBEC 1830-1930

René Hardy
Éditions du Boréal
Montréal, 1999, 288 pages

DE L'ORALITÉ À L'ÉCRITURE LE MANUEL DE FRANÇAIS À L'ÉCOLE PRIMAIRE 1830-1900

Serge Gagnon
Les Presses de l'Université Laval
Québec, 1999, 240 pages

nel. Faire de l'histoire signifie ainsi, pour la plupart, fouiller le passé afin d'en dégager une trame événementielle qui, de sursauts en ruptures ou en continuité, nous mène jusqu'à aujourd'hui. On y cherche les politiques qui ont influencé le cours des choses, les événements majeurs qui marquent un destin collectif et les personnalités fortes qui incarnent ces temps révolus.

Ce type d'histoire, bien sûr, se pratique toujours, et ses tenants se targuent souvent d'être les seuls à vraiment intéresser plus qu'une poignée de spécialistes pointus. Ils n'ont pas tort; la vulgarisation est une nécessité démocratique et l'aristocratie qui la combat, un parti pris réactionnaire. Cela dit, sans les spécialistes qui déblaient le terrain en allant aux sources de première main, sans les universitaires qui réfléchissent aux questions

de méthode et travaillent à établir les bases d'une épistémologie sans cesse enrichie et, ainsi, toujours plus valide, quoique contestable, la pratique historique se réduirait à un exercice de style cultivé peut-être passionnant, mais entaché d'un flou artistique susceptible d'amodir ses conclusions. La dialectique généraliste/spécialiste se résout, me semble-t-il, facilement: la nécessaire vulgarisation, pour se faire, exige l'existence d'un savoir préalable.



Louis Cornélius

Le clergé catholique au Canada français

Professeur à l'UQTR, l'historien René Hardy est un spécialiste de l'histoire religieuse du Québec. Ses travaux s'appliquent à des sujets bien circonscrits (par exemple *Les Zouaves* en 1980) et s'inscrivent dans la jeune tradition de l'histoire sociale. Pour éviter la confusion, je reprends ici une brève définition de cette approche suggérée par Serge Gagnon dans *Le Passé composé: «L'histoire sociale», aussi appelée histoire «nouvelle», travaille à partir de textes-séries, comme des recensements, des contrats de mariage, des registres de l'état civil, des dossiers judiciaires, et c'est pourquoi on la qualifie de «sérielle». L'histoire sociale s'intéresse moins aux grands événements et aux personnes célèbres qu'aux masses populaires dont on reconstitue le destin à partir de témoignages indirects: l'argumentation statistique y occupe une place importante.»*

Cette fois-ci, René Hardy a choisi d'étudier les moyens mis en œuvre par l'Église au Québec pour diffuser et faire accepter ses prescriptions pendant la période de 1830-1930. À partir de sources comme les prônes paroissiaux, les journaux intimes et la correspondance de prêtres et de religieux, les rapports annuels des paroisses et les archives judiciaires, il entend démontrer la fragilité de la conception du «réveil religieux» souvent invoquée pour caractériser l'intensification de la pratique religieuse catholique apparue à l'époque.

Le concept de «contrôle social» guide sa démonstration: «Il ne s'agit plus d'expliquer une montée soudaine de la ferveur, un changement rapide et de grande ampleur consécutif aux missions populaires, mais de comprendre

comment on a pu inculquer de nouveaux comportements de manière uniforme à la presque totalité de la population canadienne-française des quatre diocèses étudiés à ce jour, et peut-être de tout le Québec.»

Effet de la stratégie concertée d'un groupe social, le clergé catholique, qui cherche d'abord à instaurer et ensuite à consolider sa position maîtresse sur la population canadienne-française, ce renouveau religieux fut une entreprise de longue haleine qui ne se fit pas toujours sans résistance.

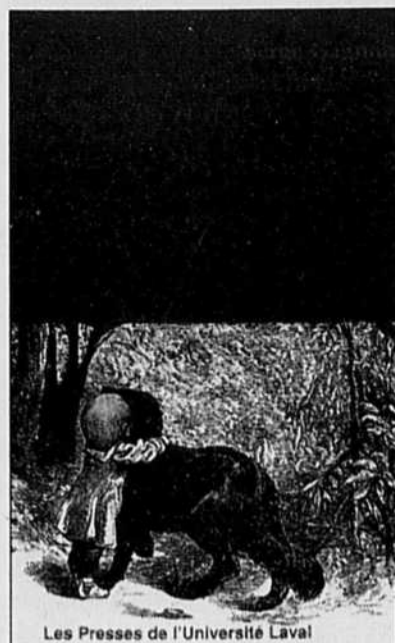
Une démarche inusitée

Afin d'illustrer sa thèse, René Hardy développe une démarche en cinq étapes qui sort des sentiers battus. Il propose d'abord une étude originale sur le prosélytisme protestant actif entre 1760 et 1870, entreprise, écrit-il, qui fut peu concluante pour plusieurs raisons, mais qui à néanmoins servi de «facteur d'émulation pour l'Église catholique». Il s'attarde ensuite à tenter d'expliquer les éléments constitutifs (sociétés de tempérance, confréries et dévotions nouvelles, pratique des indulgences, investissement du clergé dans les secours charitables, mainmise sur l'école) du renouveau religieux tel que vécu dans la paroisse urbaine de Notre-Dame de Québec entre 1830 et 1870.

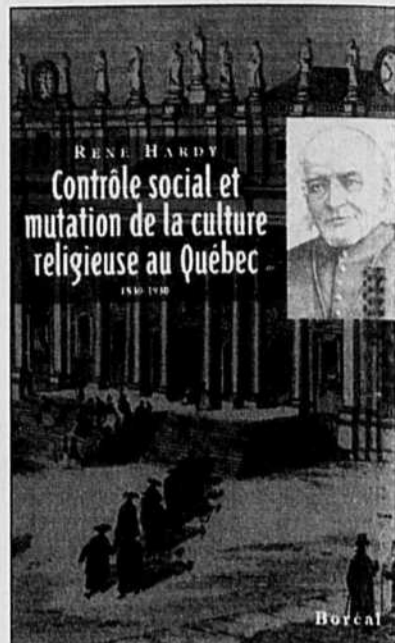
À cela s'ajoute un regard méthodique jeté sur les transformations de la pratique religieuse dans les diocèses de Trois-Rivières et de Montréal entre 1839 et 1930, de même qu'une analyse des rapports établis entre le clergé et les élites (sociales et judiciaires) dans l'entreprise d'obtention du contrôle social. Finalement, le rôle du «blasphème comme protestation symbolique» à cette évolution sociale est étudié dans un dernier chapitre.

Le fait francophone

On ne s'étonnera pas de retrouver, encore une fois, à l'origine de ce vaste mouvement social, un événement-phare de notre histoire: «*L'échec de 1837-1838 et la minorisation des francophones du Québec dans l'Union des Canadas constituent l'une des ruptures capitales de l'histoire du Québec et, en particulier, de son histoire religieuse. Cet épisode permet au clergé de rehausser son prestige parmi les élites et de donner les moyens d'assumer un rôle de leader national sans subir l'opposition,*



Les Presses de l'Université Laval



Boréal

comme auparavant, de la petite bourgeoisie des professions libérales.» Ce rôle, on le sait maintenant, s'effritera par la suite tout au long du XX^e siècle, mais cet effritement ne saurait se comprendre sans une connaissance réelle des éléments qui ont concouru à sa mise en place, ce que ce livre peut nous aider à obtenir.

Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec doit être reçu pour ce qu'il est: le livre d'un spécialiste, d'abord destiné aux spécialistes. Ce qui rend sa lecture ardue, ce n'est pas tant la complexité de cette prose — à mon avis très accessible, mais à laquelle il manque la force d'un véritable style, travers fréquent dans ce type de travaux où l'on confond trop souvent rigueur et manque d'éclat — que le caractère extrêmement pointu et circonscrit des propos. Néanmoins, je le répète, la nécessité de ce genre d'ouvrages n'est pas à remettre en cause, et celui de René Hardy n'échappe pas à la règle. A lire donc, pour ceux que le simple et infini plaisir de la connaissance a frappés de sa grâce.

La classe de français au XIX^e siècle

Les mêmes conclusions peuvent s'appliquer à la monographie de Serge Gagnon consacrée à l'analyse des divers manuels de français conçus pour l'école primaire entre 1830 et 1900. Justement intitulé *De l'oralité à*

l'écriture, cet ouvrage propose une analyse qualitative des productions destinées à l'enseignement de la langue au primaire et réalisées autant par les laïcs (au début de la période) que par les congrégations religieuses (surtout à la fin de la période, ce qui vient confirmer une des thèses de Hardy).

La conclusion de Gagnon est intéressante: «Il est indéniable que la littérature scolaire a pour principal objectif de moraliser; on doit toutefois reconnaître ses fonctions subsidiaires.» Au nombre de ces fonctions, on compte aussi bien la formation littéraire et scientifique qu'une morale sociale tributaire d'une idéologie de la préservation du statu quo socio-économique.

Ici encore, la teneur essentiellement descriptive du propos risque d'apparaître assommante au dilettante, mais il importe néanmoins de souligner que Gagnon cultive le souci d'un style accessible, sans lourdeurs et, somme toute, assez vif dans les circonstances. Que doit-on enseigner? Comment le faire? Ces questions, aujourd'hui, sont au cœur de l'univers pédagogique. Ceux qui les croyaient neuves devraient savoir que nous tenons dans nos mains le témoin fragile que nos ancêtres nous ont passé. Les générations spontanées, l'histoire sert à nous le rappeler, n'existent pas, sauf pour le pire.

louiscornellier@parroinfo.net

Renaud-Bray

Livres - Musique - Jeux - Vidéo - Papeterie

Librairie
Champigny
Palmarès
Le reflet de notre clientèle
du 22 au 28 juillet 1999

1 SPIRITU. L'art du bonheur ♥	19 Delal-Lama R. Laffont
2 ROMAN Q. La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	39 Gaëtan Boréal
3 ROMAN Gelaha	24 A. Golden Lattes
4 ROMAN Une veuve de papier	13 John Irving Seuil
5 DICTION. Petit Larousse illustre 2000	21 xxx Larousse
6 ROMAN Q. Le parl ♥	23 D. Demers Q.-Amérique
7 SANTÉ Recettes et menus santé	41 M. Montignac Trustar
8 SPIRITU. Conversations avec Dieu T. 01 ♥	99 N. Walsch Ariane
9 ROMAN Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles ♥	24 Melissa Rivages
10 ROMAN L'enfant de Bruges	9 Gilbert Sinoué Gallimard
11 THRILLER Et nous nous reverrons...	9 Higgings Clark A. Michel
12 ROMAN Q. La cérémonie des anges ♥	36 M. Laberge Boréal
13 ROMAN Océan mer ♥	73 A. Baricco A. Michel
14 ROMAN Tomboutou	10 Paul Auster Larméc/A-Sud
15 THRILLER Tout à l'ego	11 T. Benacquista Instant même
16 BIOGRAPH. La prisonnière	14 M. Oulfir Grasset
17 ROMAN L'équilibre du monde ♥	23 R. Mistry A. Michel
18 ROMAN La maladie de Sachs ♥	26 M. Winckler POL
19 ROMAN Sous le soleil de Toscane ♥	49 F. Mayes Quai Voltaire
20 SANTÉ Je mange, je maigris et je reste mince!	16 M. Montignac Flammarion
21 THRILLER Déjà dead ♥	61 Kathy Reichs R. Laffont
22 THRILLER L'associé	13 John Grisham R. Laffont
23 ROMAN Les particules élémentaires	45 M. Houellebecq Flammarion
24 ROMAN Sole ♥	99 A. Baricco A. Michel
25 PSYCHO. Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus ♥	99 John Gray Logiques
26 PSYCHO. Ne vous noyez pas dans un verre d'eau (Vol. 2)	2 R. Carlson Stanké
27 ROMAN Q. Maître Eckhart	61 Jean Bedard Stock
28 THRILLER Q. Les fiancées de l'enfer	8 C. Brouillet Courte Échelle
29 ROMAN L'empreinte de l'ange	57 Nancy Huston Larméc/A-Sud
30 PSYCHO. Le harcèlement moral	39 M-F Hirigoyen Syros
31 ROMAN US. Un homme, un vrai	13 Tom Wolfe R. Laffont
32 ROMAN Les mystères de Jérusalem	23 Marek Halter R. Laffont
33 ROMAN Le diamant noir	16 P. Mayle Nil
34 PSYCHO. L'intelligence émotionnelle (T. 02)	17 D. Goleman R. Laffont
35 ROMAN Bella Italia	2 F. Mayes Quai Voltaire
36 HISTOIRE Grande aventure de l'humanité ♥	99 A. Toynebee Payot
37 ESSAI Q. Les boeufs sont lents mais la terre est patiente	16 Pierre Falardeau Victor-Levy
38 ROMAN Q. Taxi pour la liberté	22 G. Gougeon Libre Expr.
39 ROMAN Les identités meurtrières ♥	32 A. Maalouf Grasset
40 PSYCHO. L'estime de soi	13 André Lelord Odile Jacob
41 CUISINE Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	99 Daniel Pinard Boréal
42 PSYCHO. Mars et Venus en amour	13 John Gray Stanké
43 FLORE Les champignons sauvages du Québec	7 Sic.Lamouraux Fides
44 SPIRITU. Manuel du Guerrier de la lumière	35 P. Coelho Carrière
45 SPIRITU. Conversations avec Dieu T. 03	21 N. Walsch Ariane

♥ : Coups de coeur Renaud-Bray ; 1^{er} semaine sur notre liste

Commandez vos LIVRES

Nous expédions par poste ou messagerie

Montréal : 342-2815
Extérieur : 1-888-746-2283

Av. Parc • C-d-Neiges • Ste-Cath. • St-Denis • Brossard
276-7651 • 342-1515 • 876-9119 • 499-3656 • 443-5350

Ouvert 7 jours jusqu'à minuit

BANDES DESSINÉES

La remontée

Sampayo rebondit en force avec plusieurs publications d'albums

Après un long silence, le scénariste argentin Carlos Sampayo revient à ses lecteurs francophones avec un roman, de nouvelles bandes dessinées et des rééditions. Portrait.

DENIS LORD

Avec son compatriote, le remarquable dessinateur José Muñoz, Carlos Sampayo a enrichi le médium dans la forme tout autant que dans le fond, naviguant entre un expressionnisme éclaté et une narration parfois polyphonique, donnant la parole, sur fond de polar, aux solitaires, aux marginaux et aux déracinés. Les années qui passent n'ont rien émué de la révolte, l'acuité du regard, à la fois social et intimiste, et la richesse graphique et narrative d'albums comme *Sophie going south*, *Histoires amicales du bar à Joe* et *Jeu de lumières*.

Quand je l'ai rencontré chez lui, dans une coquette banlieue de Barcelone, Sampayo n'avait rien publié depuis *Billie Holiday*, en 1991. La grande éclipse. Des gens du milieu de la bédé disaient même qu'il était mort. Très peu pour lui. Bien au contraire, notre rencontre ne pouvait pas mieux tomber, puisque Sampayo revient sur scène en force: réédition des premiers *Alack Sinner* chez Casterman, publication d'un polar, *Remontée d'égout*, dans la Série Noire de Gallimard, et sortie, chez Amok, d'un nouvel album, *Le Poète*.

Comment expliquer un si long silence? «En 1992-1993, j'ai été très malade, j'ai subi une opération du cœur. J'ai mis beaucoup de temps à m'en remettre. Pendant cette période, j'ai écrit des nouvelles publiées en Amérique du Sud.»

Cette époque coïncide aussi avec des problèmes de restructuration chez Casterman, principal éditeur de Muñoz et Sampayo, et avec une série d'albums moins accessibles, que le scénariste considère comme un parenthèse dans son œuvre: *Jeu de lumières* et *L'Europe en flammes* ont abouti chez Albin Michel après avoir été refusés par Casterman. S'ils n'ont pas gagné l'adhésion de l'éditeur et du public, peut-être est-ce parce qu'il y manquait les points d'ancrage émotionnel, la possibilité de s'identifier aux personnages présents dans les albums précédents.

Des auteurs engagés

L'Europe en flammes (1990) était un récit plutôt burlesque et extrêmement ironique dépeignant l'union européenne comme un affrontement entre mafias de diverses nationalités et finissant par tomber sous le joug de l'impérialisme nippon. «L'album a été reçu avec indifférence, comme presque tout notre travail», de dire Sampayo, avec une pointe d'amertume, «et, en Europe, avec hostilité. Il a été perçu comme irrévérencieux. Je pense que jouer sur le thème des illusions de l'Europe a dérangé.»

En fait, tous les albums de Muñoz et Sampayo sont fortement teintés d'une vision politique, d'anciens les qualifieraient même de polars gauchistes. Mais Sampayo, qui s'est maintes fois fait poser la question, précise que ni lui ni Muñoz ne sont militants, et qu'ils n'ont pas la velléité

de changer les choses par leur œuvre. Ils défendent toutefois une «vision morale, sans prétention», souverainement présente dans leur nouvel album, *Le Poète*. Épié par un fonctionnaire, un éminent mais impécunieux poète italien dépense en femmes, linge et alcools fins une bourse qu'il a reçue de l'État. Dans une séquence rappelant de manière tordeuse *L'Albatros* de Baudelaire, Sampayo s'élève contre la pratique du lancer de nains, ce qui soulèvera l'ire de ces derniers, qui lui reprocheront de les réduire au chômage. La seconde partie de l'album traite de l'inéquité du partage des ressources, en particulier de l'eau.

«Voyageant en train, le poète rencontre deux personnages mythiques, Europe et Afrique. Ils apportent des réponses à des questions qu'il s'est posées toute sa vie. À la fin du voyage, d'une certaine manière, il y a fusion entre Europe et Afrique.» L'album reprend un des thèmes de *Jeu de lumières*, «le type de rapport entre l'art et le pouvoir et quelles relations peuvent s'établir à partir de là. Cependant, la réponse du personnage au pouvoir est différente.»

De la revue à l'album

Il a fallu attendre longtemps pour voir enfin *Le Poète* publié en album, près de dix ans après sa parution initiale dans le défunt mensuel *A suivre*. Il sort aujourd'hui chez Amok, spécialisée dans la bédé d'auteur, faibles tirages, distribution lacunaire au Québec: «Peu lucratif mais touchant un public spécifique, à même d'apprécier notre travail. Au niveau graphique, c'est du beau travail, les dessins sont très bien reproduits.»



Le tandem va tout de même renouer avec Casterman cet automne, avec un nouvel *Alack Sinner*, provisoirement intitulé *Fin de voyage*, lui aussi publié en épisodes dans *A suivre* il y a sept ans. D'autres œuvres plus récentes se fraient lentement un chemin dans les eaux troubles de l'édition: un autre *Alack Sinner* et un nouvel épisode au Bar à Joe. «Ca se passait à New York; cette fois-ci ce sera des histoires à différentes époques et dans différents lieux, un peu partout dans le monde, mais toujours dans un bar.»

Sampayo a quitté l'Argentine pour l'Europe en 1972. C'est là qu'il a rencontré son compatriote José Muñoz, à qui le Musée d'art moderne de Paris consacrait une exposition l'an dernier. Des récits de ce duo magnifique, dont on ne peut que saluer le retour, ont également été publiés en espagnol, en anglais, en italien et en néerlandais.

lord@mink.net

Cahier spécial



Rentrée littéraire

publié le samedi 28 août 1999

littéraire

Date de tombée: le vendredi 20 août 1999 LE DEVOIR

LIVRES

ROMAN AMÉRICAIN

Vrai ou faux

Entre le western sur grand écran et la poussière de la plaine un homme qui n'oublie pas

LE DERNIER COW-BOY

Guy Vanderhaeghe. Traduit de l'américain par Annick Baudoin et Danièle Berdou
Calmann-Lévy
Paris, 1999, 385 pages

L'espace couvert par cette chronique comprend l'Amérique du Nord canadienne quand elle écrit en anglais. A plus forte raison si l'auteur, comme Guy Vanderhaeghe, qui enseigne à l'université de Saskatchewan, s'attaque à deux moments de la mythologie américaine: Hollywood et le western. Littérature américaine au sens large: «... j'ai découvert que les Américains, en général, ne font pas de distinction entre nous et eux. Pourquoi en ferais-je?», se demande le narrateur du *Dernier Cow-boy*.

Harry est encore moins qu'un scénariste essayant de gagner sa croûte dans le Hollywood des années vingt et des débuts glorieux. Son travail consiste à écrire les bancs-titres, ces bouts de textes intercalés qui explicitent l'action visible à l'écran. Harry est donc un obscur sous-tâcheron de l'usine à images, œuvrant dans un bureau grand comme un placard. Un jour, son patron, puissant et invisible, personnage fantasque et reclus qui évoque Howard Hughes, le convoque pour le lancer sur la trace d'un authentique cow-boy ayant disparu de la circulation après avoir été récupéré dans quelques rôles de figuration. Il s'agit de confesser ce pionnier de la belle époque pour accoucher du grand drame épique capable d'égaliser l'art de Griffith. Ce dernier a réussi, selon le producteur, à créer une Iliade américaine avec *Naissance d'une nation*. L'imagination du peuple, pétrie des exploits de la conquête de l'Ouest, attend maintenant son *Odysseé*...

Des cow-boys au cinéma

C'est la grande époque du western. De partout, des cow-boys plus ou moins paumés, fuyant un métier en voie de disparition, débarquent à Hollywood dans l'espoir de décrocher un petit rôle. L'auteur excelle à décrire la manière subtile par laquelle le cinéma, en imposant sa propre vérité, peut «infléchir» la réalité. Exemple, ces cow-boys réunis au Waterhole, un repaire célèbre, qui font dans la surenchère vestimentaire, une «*flamboyançe, facile à photographier*», pour retenir l'attention des metteurs en scène. Ils deviennent ainsi plus vrais que les vrais, en quelque sorte. Le sommet caricatural d'une telle intervention de la caméra

dans le champ du réel nous est offert par ce véritable troupeau d'aspirants figurants qui, parqués au gros soleil derrière des barbelés, attendent d'être recrutés pour une journée de tournage par la Universal. On se croirait dans une page des *Raisins de la colère* de Steinbeck. Et si le cinéma peut infléchir la réalité, il est aussi capable, on le devine, de transformer l'histoire dont il réécrit le script.

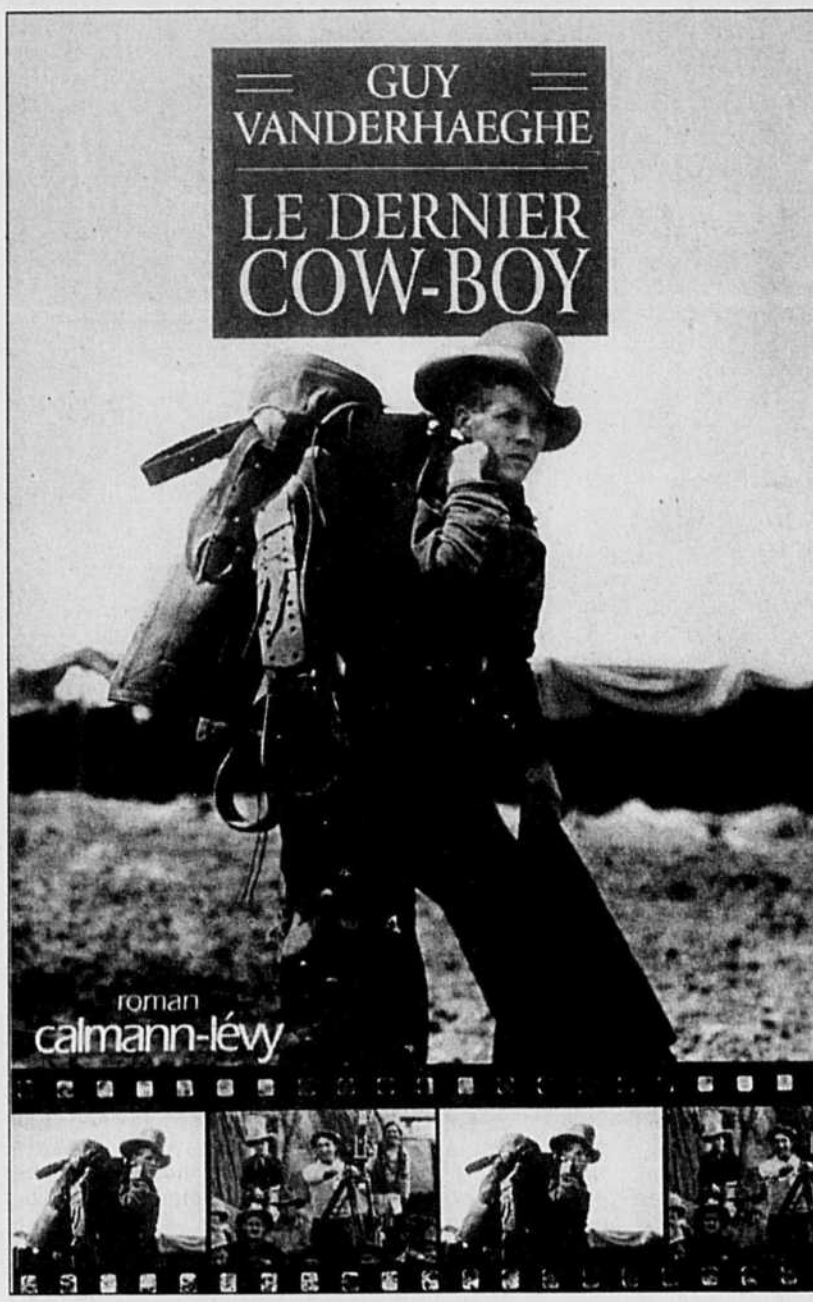
Shorty McAdoo, lui, se méfie de ces cinéastes sans-cœur qui, avant que la SPA vienne s'en mêler, n'hésitaient pas à rompre le cou d'un cheval pour obtenir une scène spectaculaire. Harry a fini par le retrouver dans une bicoque insalubre au milieu du désert. En toute bonne foi, le producteur lui ayant promis de «*respecter la vérité*», et parce que le travail est bien payé, Harry finit par gagner la confiance du vieux. Il le convainc de se laisser voler son histoire.

Or, ce vieux cow-boy porte en lui, en plus d'une vie de misère libre et héroïque, une culpabilité associée à un épisode noir de sa vie: le massacre des Cypress Hills. Et ce cow-boy à l'ancienne, fort de l'idée qu'il se fait de la vérité, ne croit surtout pas que vendre son histoire peut suffire à racheter ses péchés...

Dès le début, on est subjugué par la beauté de la scène d'ouverture dans laquelle des Assiniboïnes, descendus du Canada, volent leurs chevaux à une troupe de chasseurs de loups. Le livre est ensuite structuré selon deux lignes de narration parallèles, la première montrant les chasseurs lancés aux trousses des Peaux-Rouges voleurs de chevaux, en compagnie d'une poignée d'hommes sans foi ni loi recrutés dans une petite ville de pionniers des bords du Missouri. Parmi ceux-ci, le jeune Shorty McAdoo, passé du statut de boy d'un gentleman-chasseur anglais à celui d'aventurier sans peur, sinon sans reproche. Dans la seconde, on suit Harry Vincent sur la piste de Shorty devenu vieux et poursuivi par sa mauvaise conscience. Le contraste est frappant: la chevauchée narrée au passé, à la troisième personne, est d'un style épique, lyrique, élémentaire, parfois halluciné et tellurique, dont les meilleurs moments font penser au Cormack Macarthy du *Méridien de sang*.

Un roman bien documenté

Le récit fait au présent et à la première personne semble souvent pâle par comparaison. Harry Vincent est un personnage plutôt falot. Mais on peut compter sur les solides connaissances cinématographiques de l'auteur, et sur les envolées mégalo-



Chance, pour donner de la couleur à l'ensemble. Et on voit défilé, dans ce Hollywood des pionniers du cinéma qui, comme par hasard, se passionne pour la véritable vie des pionniers, toute la ribambelle des grande vedettes de l'époque, panthéon appelé à dominer le monde universel des fantasmes. Vanderhaeghe fournit à tout moment les preuves d'une documentation irréprochable et d'une étonnante érudition qui lui permet de fouiller tant la vie quotidienne des Indiens des Plaines que les dessous et les enjeux multiples des frénétiques passions hollywoodiennes. La traduction française semble correcte, apte à rendre le côté épique qu'exploite une écriture sachant de toute évidence coller à son objet. On notera tout de même quelques ratés: j'ai horreur, quant à moi, de voir un fusil éjecter des «*gaines de protec-*

tion» plutôt que des douilles vides, mais bon...

Le massacre des Indiens reste une tache sur la conscience américaine. La question que pose ce livre est la suivante: est-il permis de modifier la réalité historique des faits, si le but poursuivi s'avère louable, en l'occurrence nourrir la sacro-sainte âme de ce peuple pour lui redonner le sens (et le souffle) que lui confère son histoire? Ira Chance se tient du côté des vainqueurs. Il jouit du privilège du demiurge. Xenophobe, partisan de l'élan vital, il admire le pionnier qui couche un jour cette entrée toute simple dans son journal: «*Béché les pommes de terre ce matin. Abattu un Indien.*» «*Les êtres inférieurs, dit-il, refusent toujours les jugements de la nature et de l'histoire.*» Guy Vanderhaeghe, dans *Le Dernier Cow-boy*, donne l'occasion de juger Damon Ira Chance.

PHOTOGRAPHIES

Arrêt sur image

LES 100 PHOTOS DU SIÈCLE

Marie-Monique Robin
Editions du Chêne
Agence Capa/Éditions Binôme
Paris, 1999, 218 pages

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Il est de bon ton, par les temps qui courent, de balayer du revers de la main tout ce qui ressemble, de près ou de loin, à un bilan du siècle qui s'achève. Cette exaspération s'explique facilement. Parce qu'on a abusé. Cela dure depuis au moins cinq ans. Du premier au dernier, tous les marchands et politiciens de ce monde commencent ces temps-ci leurs discours par «*à l'aube du prochain millénaire*». On ne compte plus les artistes, du plus populaire jusqu'au plus confidentiel des poètes, qui ont vu dans leurs œuvres récentes un «*esprit de fin de siècle*». Les ouvrages et séries télévisées se proposent de faire le bilan du siècle ont commencé à déferler et les caisses résonnent déjà. Tout ça a fini par passer.

Ce n'est toutefois pas une raison pour tout rejeter. Là comme ailleurs, il faut savoir choisir. Dans cet esprit, l'ouvrage de Marie-Monique Robin mérite que l'on s'y précipite.

Grand reporter à l'agence CAPA, Marie-Monique Robin a dirigé une série télévisée intitulée *Les 100 photos du siècle* diffusée d'abord sur la chaîne ARTE puis reprise par une vingtaine de télévisions à travers le monde. L'ambitieux projet visait à raconter l'histoire de ce siècle à travers celle des grandes photos qui l'ont incarnée. C'est de cette série — que le public québécois a pu apprécier — qu'est né ce livre grand format de haute tenue.

«*Tout commence toujours par une rencontre*», écrit Marie-Monique Robin. En 1989, lors d'un reportage à Cuba, un ami l'a mise sur la piste de Kim Phuc, la célèbre petite vietnamienne au corps ravagé par un jet de napalm et dont la photo, reprise des milliers de fois, évoque mieux que tout les affres de la guerre du Vietnam. Le désir de rencontrer Kim Phuc a donné à l'au-

teur l'envie de raconter le siècle en photos. Elle a alors amorcé un grand voyage à la recherche des personnages, témoins et photographes.

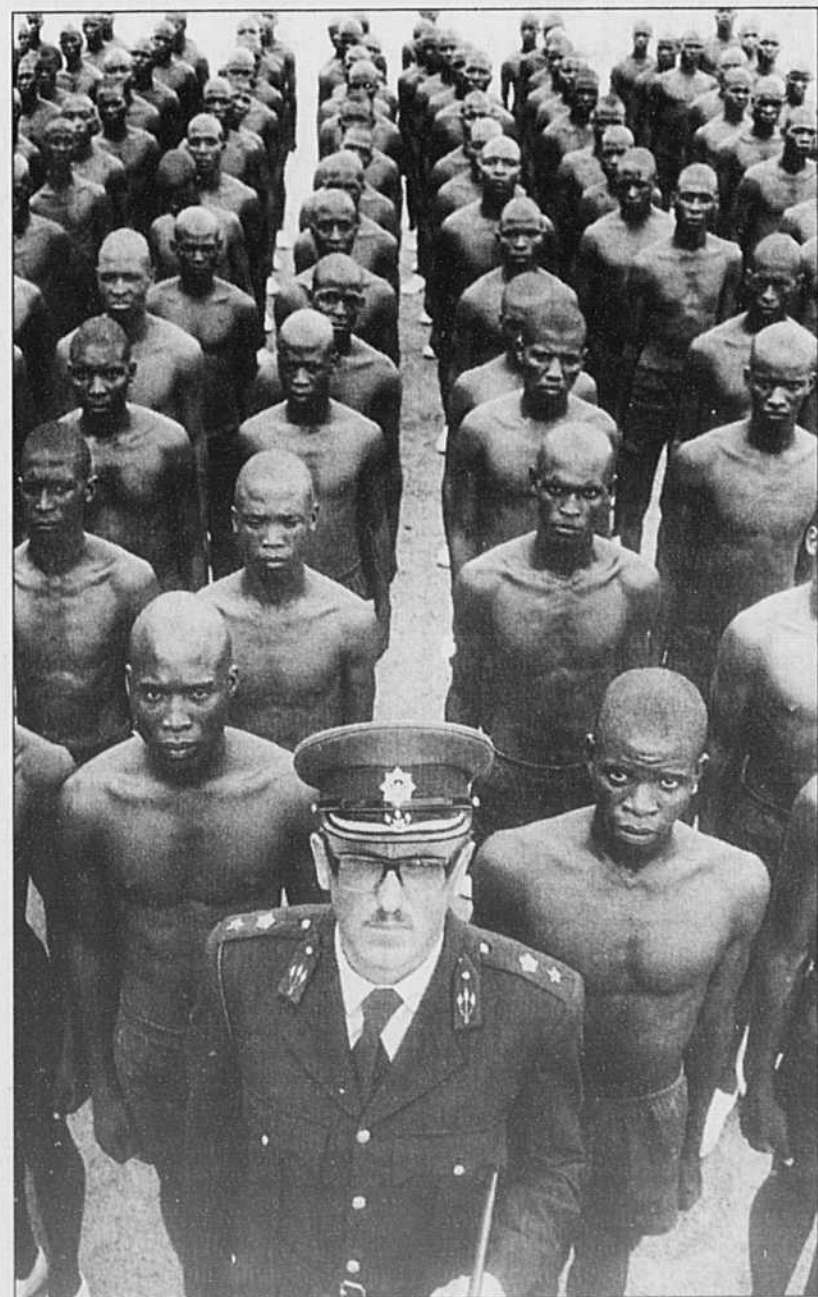
Cinq critères guidaient le journaliste dans son choix. Elle tenait à la notoriété internationale du document, à son caractère emblématique au regard de

l'histoire, à son importance dans l'évolution du photojournalisme ou de la photographie en général, à l'opportunité de rencontrer ses auteurs ou ses proches et à l'existence d'une anecdote qui a présidé à la naissance de l'icône. Vaste et périlleuse entreprise.

«*D'aucuns évoqueront des oublis et des choix surprenants. S'il fallait les justifier, je dirais qu'ils ont été tissés par un seul et même fil d'Ariane: la volonté de rendre hommage aux hommes et aux femmes qui, parfois au péril de leur vie, ont capté une parcelle de notre Histoire, un appareil photo à la main. En ces temps de remise en cause du métier de photojournaliste, c'était un vrai parti pris...*», prévient d'entrée de jeu Marie-Monique Robin.

Cette mise en garde est pourtant inutile. L'ouvrage qu'elle propose est prodigieux et résiste aux appréhensions des esprits les plus critiques. Elle revendique à juste titre son droit à la subjectivité. Mais tout y est: l'horreur des camps de la mort de Buchenwald, le visage terrifiant d'Hitler, le champignon funeste d'Hiroshima, Gandhi, Che Guevara, Marilyn Monroe, l'assassinat de Kennedy, les premiers pas sur la Lune, Mao, les affamés du Biafra, le sourire baveux de Daniel Cohn-Bendit, Khomeiny, la «*Madone*» d'Algérie et la brebis clonée Dolly.

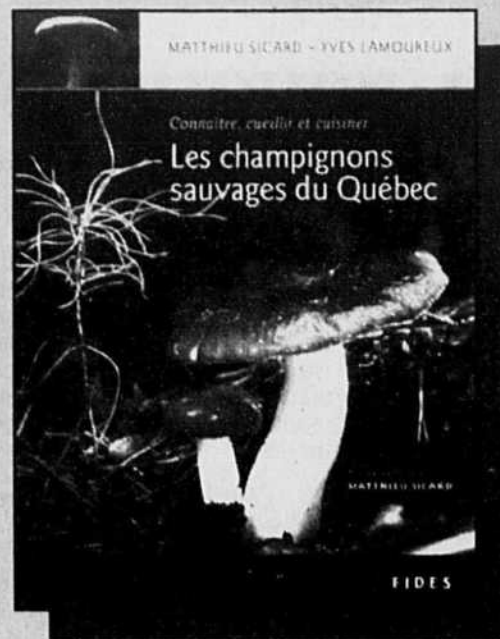
«*L'art de la photographie n'est pas de représenter mais de remémorer*», a écrit Roland Barthes (cité par Marie-Monique Robin). Chacun de ces clichés en fait la démonstration éloquent. Porteuse de sens, chacune des photos reproduites possède ce pouvoir immense de nous forcer à nous arrêter. C'est beaucoup. C'est d'ailleurs là que réside toute la force de la photo de presse. À l'ère de la vitesse, des instantanés sur Internet et des chaînes d'information continue, nous sommes bousculés, pris dans un tourbillon, rassasiés d'images. La photo de presse, quand elle est réussie, accomplit un exploit essentiel. Elle nous interpelle, nous invite à ralentir, à s'arrêter et à réfléchir. Vibrant plaidoyer pour le photojournalisme, l'ouvrage de Marie-Monique Robin rassure. Il y a de l'avenir pour la photo de presse et pour le journalisme. Malgré tout.



Le général Malan, symbole de l'apartheid.

ABBAS, MAGNUM PHOTO

DES LIVRES ET DES IDÉES



LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC

MATHIEU SICARD ET YVES LAMOUREUX
400 PAGES • 34,95 \$

«... un livre délicieux, autant par la rare qualité des photos que par le texte rigoureux, mais souvent teinté d'humour.»

Pierre Gingras (La Presse)

«Voilà, c'est un bon guide. Moi qui vous parle, mycologue à mes heures, je vous le recommande chaudement.»

Odile Tremblay (Le Devoir)

LE DERNIER COMTE DE CANTABRIA

PAR GILBERTO FLORES PATIÑO
144 PAGES • 17,95 \$

«Ce récit très habile transporte dans l'exotisme du Mexique. À lire en sirotant en brandy.»

Marie-Renée Lavoie (Québec Français)

«Un petit chef-d'œuvre d'ingéniosité narrative et un pur délice de lecture.»

René Chartrand (Le Devoir)

MAILLES À L'ENVERS

PAR JEAN-LOUIS MAJOR
148 PAGES • 17,95 \$

«La manière de Jean-Louis Major, pleine de finesse joyeuse, narquoise souvent, est tout à fait réussie.»

Robert Chartrand (Le Devoir)

ENFANCE

PAR ANDRÉ ALEXIS
288 PAGES • 21,95 \$

«Admirablement traduit par Émile Martel, *Enfance*, est un chef-d'œuvre.»

Hélène Le Beau (Elle)

«Un mystère réjouissant qui se dévoile pudiquement, dans la dernière page.»

Pascale Navaro (Voir)

À QUOI SERT L'HISTOIRE

PAR GEORGES LANGLOIS
218 PAGES • 15,95 \$

«Composé de soixante-six courts textes, ce livre prend la forme d'un recueil de chroniques par le biais desquelles un historien commente l'actualité. Le résultat est un ouvrage passionnant, à dévorer comme on dit parfois.»

Louis Cornélien (Le Devoir)

LES GRANDS PENSEURS DU MONDE OCCIDENTAL

L'ÉTHIQUE ET LA POLITIQUE DE PLATON À NOS JOURS
PAR JEAN-MARC PIOTTE
624 PAGES • 19,95 \$

De Platon à nos jours, une histoire de la pensée facile et claire. Un grand succès de librairie, ce livre est incontournable de la rentrée.

TERRE DES JEUNES

PAR GILLES LEFEBVRE
288 PAGES • 24,95 \$

Le premier demi-siècle des Jeunesses musicales du Canada et du Centre d'Arts Orford.

De la naissance à l'accomplissement; l'heureuse épopée des Jeunesses musicales racontée par son fondateur.

FIDES

ARTS

ARTS VISUELS

Au royaume du petit format

LES PEINTURES

Galeries René Blouin
et Lilian Rodriguez
372, rue Sainte-Catherine Ouest
Espaces 501 et 405
Jusqu'au 14 août

BERNARD LAMARCHE

Pour faire suite à la méga-exposition *Peinture peinture*, tenue l'été dernier par l'Association des galeries d'art contemporain de Montréal (AGAC), pour faire suite à cette fête de la peinture québécoise donc, les galeries René Blouin et Lilian Rodriguez ont mis sur pied *Les Peintures*. Pour se distinguer — alors là de façon draconienne — de la mouture précédente, les galeries, sans que cette fois l'AGAC chapeaute l'événement, ont lancé à une centaine d'artistes l'invitation de produire autant de petits formats qui couvrent actuellement les murs des deux galeries. On a droit à une mini-fête de la peinture: comme événement d'été, on ne pouvait demander mieux. En période estivale, au moment où la plupart des galeries et des centres d'artistes font relâche, l'exposition est tout à fait la bienvenue, le ton qu'elle propose aussi (nonobstant le caractère commercial avoué de l'affaire, ce qui n'a rien de condamnable).

Cent trente-deux artistes, cent dix œuvres, deux galeries, et sans doute quelques mètres de toile, plusieurs pinceaux et crayons, des litres de pigments et des heures de travail (en plus de quelques litres de bière?) ont été nécessaires pour la réalisation de l'exposition (sans blague, cherchez tout de même notre savante citation). Cette fois-ci, les artistes proviennent de partout au Canada et la peinture abstraite n'est pas la seule à être célébrée. La peinture figurative est inscrite également dans les registres de l'exposition.

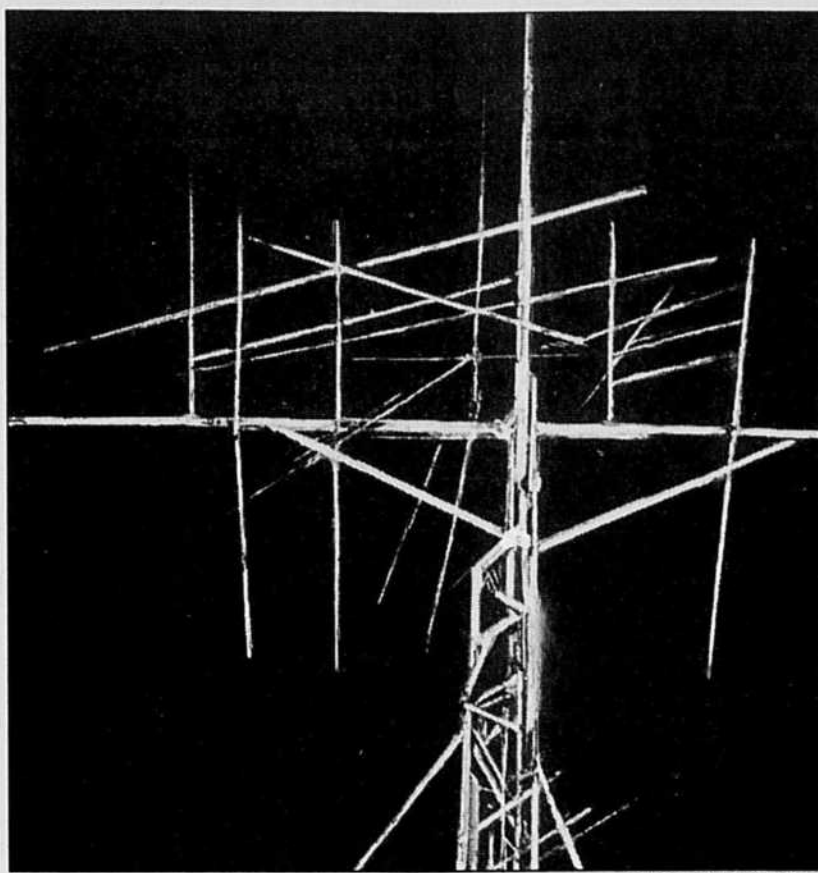
Cela dit, la fête a dû causer de maux de tête à certains artistes. Tout simplement parce que la commande recèle sa part d'exigences. Ne se surte pas au petit format qui veut, surtout s'il ne s'est jamais colété avec le genre. Difficile, dans le domaine du modèle réduit, de

concentrer la même énergie, la même acuité, la même force — appelez cela comme vous voulez — que dans un plus grand format. L'impact n'est forcément pas le même. La chose doit convoquer autrement les atouts de la peinture, afin de susciter autour d'elle une attention aussi soutenue. Voilà pour la morale.

Des hauts et des bas

Il n'est pas dit que tous les artistes de l'exposition aient réussi à relever ce défi avec brio. Bien entendu, il y en a pour tous les goûts. Mais, de notre point de vue, quelques numéros ressortent, ne serait-ce que parce que les artistes qui les ont produits ont réussi à se départouiller avec ces dimensions singulières qui ne devaient pas dépasser 50 cm². Certains artistes ont davantage l'habitude de travailler avec une contrainte de la sorte, quelques-uns ont réussi à adapter leur manière afin de garnir ces malheureux centimètres. Cela dit avec le plus grand sérieux du monde, sachez que réussir un tel exploit n'est pas une mince affaire. L'exposition est intéressante dans la mesure où il est possible de placer sur un même terrain, à des fins comparatives, des œuvres qui n'ont d'autre dénominateur commun que leurs dimensions. Cela fait à la fois la richesse de l'événement et est la cause de toutes ses misères. Au risque de nous répéter, disons qu'il ne suffit pas de transposer sur une petite surface une manière exercée à se mesurer à certaines caractéristiques formelles pour que le greffon soit une réussite. Il en va d'une tout autre économie de moyens. C'est ce qui explique notre sentiment mitigé devant cet accrochage proliférant (rarement a-t-on vu chez Blouin autant de toiles au centimètre carré sur un mur, ce qui ne signifie pas pour autant que l'accrochage soit complètement éclaté).

Cependant, il y a là quelques découvertes à faire, notamment celle de Mark Dixon, de Fredericton, dans l'espace de Blouin. Celui-là, avec ses entrelacs de peinture et ses effets hors foyer, explore avec autant de doigté des espaces mi-abstrait mi-figuratifs que la coque-



SOURCE: DAVID JANZEN

Shortwave, de l'artiste David Janzen

luche de Toronto, David Urban, présent lui aussi à l'exposition et qui s'en tire passablement moins bien. À en juger par les autres œuvres du même Dixon que nous avons vues (d'accord, ce ne sont que des reproductions, il faut donc se méfier), celui-ci semble être moins mordant dans les grands formats. Chez Rodriguez, un autre artiste, David Janzen, celui-là même qui, en près de 15 ans de carrière, n'a exposé qu'une seule fois hors de Calgary, étonne avec ses pointes d'antennes sur fond de ciel, ses perspectives de lignes blanches qui brouillent à souhait l'espace pictural.

Par ailleurs, outre ceux dont nous avons parlé, voici quelques noms à mettre au palmarès du critique (pour ce que cela vaut: n'allez surtout pas croire que les autres œuvres n'en valent pas la peine, loin de là). Chez René Blouin: Marc Séguin, qui n'en est pas à ses premières armes dans le format réduit, avec sa vanité moderne; Pierre Dorion, qui manie avec une terrible efficacité les superpositions de plans; Johanne Tod, et son espace domestique hanté par Rembrandt; David Blatherwick, magistral avec cette lézarde texturée dans la matière grise de son tableautin; ainsi que Will Gorlitz, et ses effets de perspective sur fond de globe ter-

restre déjouant les courtes limites de la toile.

À l'étage au-dessous, chez Lilian Rodriguez, s'il n'en tient qu'à nous, quelques œuvres ressortent: Martin Bourdeau et sa reprise du *Bain turc* de Ingres, Romany Eveleigh et ses timides écritures (risqué sur une aussi petite surface), Stéphane Gilot et la plume à la surface de sa toile verte (lui qui est reconnu pour ses installations envahissantes), Landon MacKenzie avec son intense *Moon Pour Over Saskatchewan, no. 11*, et Robert Youds avec une chose au sous-titre bien choisi, *Flaccid*, sorte de dégoûlinure verticale solidifiée qui tranche avec le reste en donnant dans une troisième dimension.

Cela étant, on mettra de côté les coups moins réussis des David Urban, quelconque et prévisible, et Richard Mill, artiste ayant déjà prouvé sa valeur mais ici terriblement didactique avec sa brosse large et le loup qui la recouvre.

Nous pourrions passer tous les artistes en revue, mais évitons de tomber dans un agaçant *name dropping*. Il y a beaucoup à se mettre sous la dent lors de tels exercices, du côté des réussites les plus incontestables comme des ratés les plus décevants. Et qu'on n'aille pas dire que la peinture est morte!

Les aventuriers de l'art factice

Le trio de Québec est en train de se tailler une place méritée dans le paysage de l'art contemporain d'ici

SE RÉUNIR SEUL

BGL
Maison de la culture
Côte-des-Neiges
5290, Chemin de la
Côte-des-Neiges
Jusqu'au 21 août

BERNARD LAMARCHE

BGL, c'est, dans l'ordre, Jasmil Bilodeau, Sébastien Giguère et Nicolas Laverdière. Si vous n'avez pas croisé le trio ou entendu parler de lui récemment, il est possible qu'il faille en attribuer la cause à votre manque d'assiduité à suivre l'art contemporain québécois. En peu de temps, le trio de Québec est en train de se tailler une place dans le paysage de l'art contemporain d'ici. Une place méritée, soit dit en passant. On les a vus partout. BGL: derrière cet acronyme corporatif, le trio fait dans la critique de la surconsommation. Les objets qu'il produit proviennent tous de la société de consommation. Ils pullulent. À cela près, par contre, que BGL tente de vous vendre des copies factices, inutilisables, d'objets fort convoités, qui vont du téléphone cellulaire à la Mercedes. Des copies toutes faites de bois, du décor de menuiserie.

Les trois larrons allient la tradition à des préoccupations fichtrement contemporaines, tant pour ce qui est de la critique du système des objets, pour parler comme le vieux Baudrillard, que des considérations proprement artistiques. En ce sens, c'est du fétichisme des objets, auquel il s'attaque avec le sourire, que le petit ensemble fait son pain et son beurre.

Tout ce que touche BGL devient du bois. Lors de l'événement *La Cueillette*, qui se terminait la semaine dernière à Saint-Jean-Port-Joli, les sculpteurs avaient fichés çà et là dans le village des répliques en bois de cabines téléphoniques, et s'en prenait aux systèmes de communication. Auparavant, en juin, au Musée régional de Rimouski, la commissaire Nathalie Côté intégrait le trio à l'exposition *Ni rupture, ni retour: nouvelles attitudes*, qui faisait état de l'intérêt de jeunes artistes pour les métiers et le savoir-faire dans l'exploration de ces médiums dits traditionnels que sont la sculpture et la peinture.

Du rituel

À la MDC Côte-des-Neiges, vous ne reconnaîtrez plus l'espace de la galerie. BGL offre un nouvel opus

de sa mise en dérision de la fixation moderne sur la technologie et la consommation comme triste succédané au contact personnel et direct entre les gens. Au bout d'un corridor étroit, fait de papier blanc et de bois, nous sommes invités à *Se réunir seul* dans la réplique artisanale d'une salle de cinéma faite des mêmes matériaux fragiles. Seuls quelques sièges répartis sur une estrade permettent de s'asseoir, alors que le fenestrage de la salle renvoie à l'écran de cinéma. Vu la simplicité du dispositif, une telle mise en spectacle du plus que banal — l'écran n'encadre même pas de façon magistrale la vue sur laquelle donne la fenêtre —, réserve d'assez beaux effets.

Graduellement, au sortir de cet espace voué au spectacle, une enfilade de pièces rappelle diverses atmosphères associées aux fragments d'architecture présents dans ce revers du décor. Graduellement aussi, ces coulisses réservent des surprises. Par sa cathédrale qui se dessine au profit de structures découpées dans le bois: on retrouve tout un vocabulaire d'ornements de façades religieuses. L'espace redevient ensuite plus neutre, géométrique, avec ses jeux d'ombres silhouettées, révélant la présence de nouveaux arrivants à travers des parois de papier nimbées d'une lumière blanche.

BGL nous convie à un ballet de rendez-vous manqués — soit

on est vu dans ce théâtre, soit on est regardant. D'ou, peut-être, ce titre loufoque. *Se réunir seul* désigne entre autres la non-rencontre des utilisateurs des lieux. De fait, chacun sera ou bien toujours en retard pour croiser le regard de celui qui le précède, ou bien toujours en avance, alors qu'il voit sur le papier blanc l'ombre de son successeur arrivé par l'incontournable corridor. Ainsi, plus que de cinéma — c'est la référence que donne BGL, inquiet «de l'ampleur de ce commerce de l'évasion» — l'installation traite plus largement de ce que la religion et le cinéma peuvent avoir de commun, à savoir le rituel. À travers le dédale de ces salles aux fonctions interchangeables, BGL met en extraordinaire relief le rituel auquel se livre le visiteur étonné par ce château de cartes fait de bois. De cette façon sont mis en contact la convivialité du dispositif cinématographique, le recueillement socialisé de la religion et le protocole solitaire de la visite en galerie. Et dire que tout cela est fait sur un ton propre à déridier. Un must.

Derrière leur acronyme corporatif, BGL font dans la critique de la société de consommation en offrant des copies d'objets forts convoités

LES BEAUX DIMANCHES AU FORT-LENNOX

PRÉSENTÉS PAR:

LE DEVOIR

LE CANADA FRANÇAIS

Caméléon COMMUNICATION

104.1 FM

DES ACTIVITÉS POUR TOUTE LA FAMILLE

CE DIMANCHE 1 AOÛT

LES BEAUX DIMANCHES AU FORT-LENNOX PRÉSENTENT:

L'Ensemble Pleine-Lune.
À découvrir en famille: la musique traditionnelle de la période de la Nouvelle-France.

RENSEIGNEMENTS: LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX SAINT-PAUL-DE-L'ÎLE-AUX-ROUX (450) 291-5700

Autrefois 15
Sortie 21 on 6
Route 223 sud

Parcs Canada Parks Canada

Canada

Richelieu EXPERTS CONSEILS INC.

Paul Claude Boudet AVOCAT

A C T O N C H I N

Techniques mixtes sur toile-Fusain, pastel sur papier

INVITATION

VERNISSAGE Mercredi 4 août, 18h à 20h

L'exposition se poursuivra jusqu'au 27 août 1999

GALERIE RAPHAEL ESSEBAG

460, Sainte-Catherine O espace 611 Montréal H3B 1A7 Tél. (514) 875-9233
MERCREDI AU VENDREDI 12-18. SAMEDI 12-17

RESTAURANT DELIBENS 990

MONTREAL CITY JAZZ

BRUCE ROBERTS

7 JUILLET - 7 AOÛT, 1999

MARTINE HÉNAULT ENCADREMENTS
430 ST. FRANÇOIS-XAVIER
MONTREAL H2Y 2T3
(514) 287-1064

BAIE-SAINT-PAUL 1999

l'avenier

EN QUESTIONS

LE SYMPOSIUM INTERNATIONAL DE LA NOUVELLE PEINTURE AU CANADA

du 30 juillet au 5 septembre
Directeur artistique: Bernard Paquet

Judi, 5 août à 16 h Table ronde animée par Bernard Paquet

Samedi, 7 août à 15 h Conférence de Nycol Beaulieu «Ascension et paysages originels»

AU CENTRE D'EXPOSITION
23, rue Ambroise-Fafard
Jusqu'au 13 septembre

«MAGIE DU RÉEL»
Hommage à Pierre Perrault

UNE PRÉSENTATION DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM

Revoir

riopelle

à Baie-Saint-Paul

LE CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC • LE MINISTÈRE DU PATRIMOINE CANADIEN
LE CONSEIL DES ARTS DU CANADA • LE MINISTÈRE DU TOURISME DU QUÉBEC
JEUNESSE CANADA AU TRAVAIL • LOTO-QUÉBEC • CASINO DE CHARLEVOIX • TELE-QUÉBEC
ROCHE • LE DEVOIR • LE SOLEIL • POWER CORPORATION • CIMT

POUR INFORMATIONS: (418) 435-3681

LES
ARTS
ART INUIT

Histoires du Grand Nord

Une exposition qui bouleverse les idées reçues sur la sculpture telle qu'elle se pratique au pays des Inuits

IQQAIPAA

L'art inuit en fête 1948-1970
Musée canadien des civilisations
100, rue Laurier, Hull
Jusqu'au 30 janvier 2000

BERNARD LAMARCHE

Commençons, si vous le voulez bien, par un aparté. Cette di-

gression concerne — ce n'est pas comme si nous vous en parlions pour la première fois — la rhétorique commerciale ou, si vous préférez, la mise en marché des expositions dans un contexte institutionnel. Sauf exception, les spécialistes de ce domaine moussent, par l'emploi d'autres images, les images des expositions dont ils doivent faire la promotion. Si les publicistes fourbis-

sent parfois des campagnes inventives, cet accompagnement, régulièrement, ne parvient pas à la cheville des œuvres à valoriser. C'est le cas pour l'actuelle exposition, pourtant enrichissante, d'art inuit contemporain du Musée canadien des civilisations (MCC).

Une des trois affiches dressées à l'entrée des salles d'exposition présente une vue romantique d'un Inuit

en eaux profondes, enfoncé dans son kayak, pagaie à la main, glissant devant la masse givrée d'un imposant iceberg. La partie submergée de la montagne de glace, visible sous l'eau, et l'autre, à l'air libre, empruntent les traits d'une silhouette bien connue. En effet, les courbes particulières du iceberg, ses flèches de glace si peu naturelles, dessinent rien de moins que les contours d'une feuille d'érable — laquelle? on vous le donne en mille: la même que sur le drapeau canadien. Dynamisme de la composition oblige, sans doute, cette feuille d'érable saisie dans la glace est quelque peu inclinée vers la gauche.

Avec sa large part sous l'eau et sa propension à donner sur la gauche, l'iceberg en question n'est pas sans rappeler une autre figure célèbre de l'histoire récente de la cinématographie, celle d'un certain navire qui, tout insubmersible qu'il fût, finit tout de même sa triste carrière ses cales inondées. Ces troublantes ressemblances et ces symboles mis à profit, la conclusion en est, mesdames et messieurs, que le Canada, ici représenté par sa feuille d'érable, eh bien, il coule.

Hâtive, cette conclusion? Si peu. Quand vous l'aurez vu, vous avou-

rez (et attendez tout de même de le voir) que ledit dessin est particulièrement malhabile, qui suggère un Canada coincé dans la glace. Et nous n'avons pas encore parlé du contexte politique ayant présidé à la mise sur pied l'exposition *Iqqaipaa*: la naissance du pays du Nunavut.

On vous laisse faire vos propres raisonnements. En ce qui nous concerne, il semble qu'une métaphore visuelle de cet ordre aurait dû effleurer l'esprit des responsables de l'événement. Car évidemment il y a bel et bien.

Les années couvertes par l'exposition correspondent à des changements radicaux dans le mode de vie des Inuits, qui voient la sédentarisation de leur culture

L'art inuit contemporain

L'exposition bouleverse les idées reçues sur la sculpture telle qu'elle se pratique dans les contrées du Grand Nord. Loin d'une vision sclérosée ou typiquement commerciale de la sculpture inuit, l'exposition se propose de suivre les développements récents de cet art, entre 1948 et 1970. *Iqqaipaa* — qui signifie en inuktitut «j'ai souvenir» — donne une image vivante de cet art touché, au cours des dernières années, par des bouleversements économiques et culturels majeurs. Pour ce faire, Maria von Finckenstein, conservatrice de l'art inuit contemporain au MCC, a bénéficié des conseils experts de James Houston, écrivain, cinéaste et artiste dont l'implication à titre d'administrateur (et d'artiste) dans l'Arctique est multiple. L'exposition débute en 1948, précisément l'année où Houston fait son premier voyage dans l'Arctique.

Les années couvertes par l'exposition correspondent à des changements radicaux dans le mode de vie des Inuits. La sédentarisation de leur culture compte pour beaucoup dans la réorganisation des communautés. Les textes de l'exposition montrent abondamment les transformations, en matière d'art traditionnel, que la disparition d'un mode de vie traditionnel a pu entraîner. De nouvelles conditions d'existence moins rigoureuses, le souci de conserver vivante une tradition jusqu'alors véhiculée oralement, de même que l'accessibilité à de nouveaux outillages et l'apprentissage des techniques de la gravure expliquent en partie les modifications dans l'imagerie et la facture qu'introduit cette nouvelle forme d'expression. L'exposition remonte aux origines de ces transformations. Plus de 150 œuvres complètent le parcours chronologique.

Plusieurs des œuvres retenues sont narratives. Elles reprennent, selon des formes surprenantes, des contes et des légendes inuits. Avec les citations des artistes qui situent la valeur de leur art à leurs propres yeux et expliquent l'évolution des techniques employées par les sculpteurs et graveurs, l'exposition réussit avec éloquence à présenter cet art dans le contexte plus large de la culture d'où il émerge. Elle parvient aussi à donner un aperçu de la menace d'acculturation qui pesait sur la communauté inuit dans les campements sédentaires. On en vient à

mieux comprendre le rôle de la création dans cette culture de transition, à apprécier les moyens plastiques développés par ces artistes pour rendre ces histoires ou pour traduire en pierre des motifs aussi diaphanes que des aurores boréales. Ces dernières, croyaient les inuits, étaient «des torches tenues par des esprits à la recherche des personnes ue-

nant de mourir.» Un autre accrochage, tout aussi touffu que le premier, relate, en grande partie par l'écrit (!), mais aussi à l'aide d'artefacts, les aventures du découvreur et pirate Martin Frobisher et fait le récit par le menu de ses relations avec les Inuits, de 1576 à 1578. On y fait état également du sort réservé jusqu'à aujourd'hui aux campements de ces expéditions. A lire autant qu'à voir.

Chimère

Exposition multidisciplinaire

Georges Audet
Bonnie Baxter
Daniel Vincent Bernard
Andrina Cox
Eric Daudelin
Gennaro De Pasquale
Randall Finnerty
Miki Gingras
Sylvie Gosselin
Nathalie Grimard
Charles Guilbert et Serge Murphy
Eric Lamontagne
Andres Manniste
Francine Migner
Stella Pace
Catherine Préfontaine
Eric Sauvé
Manon B. Thibault

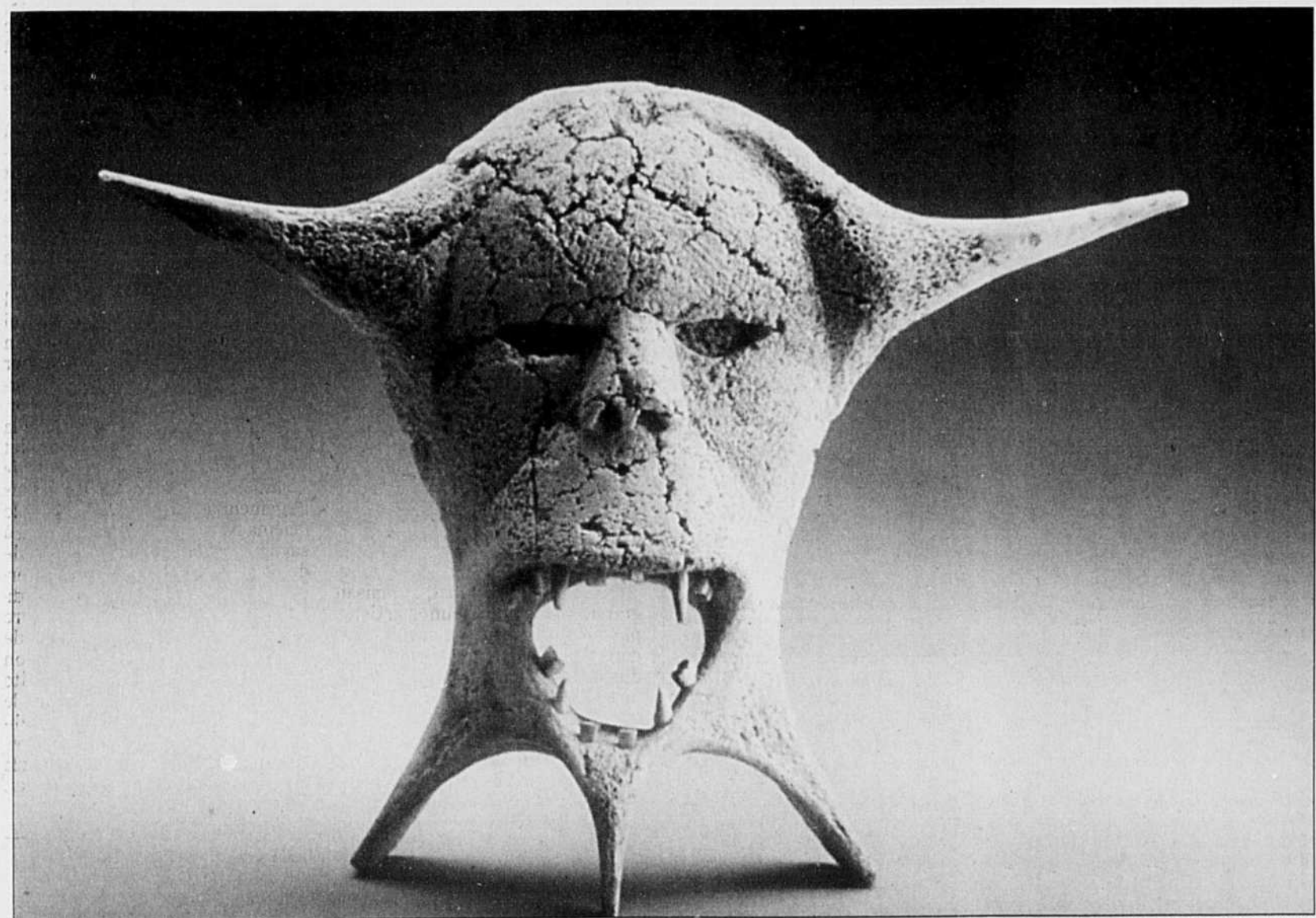
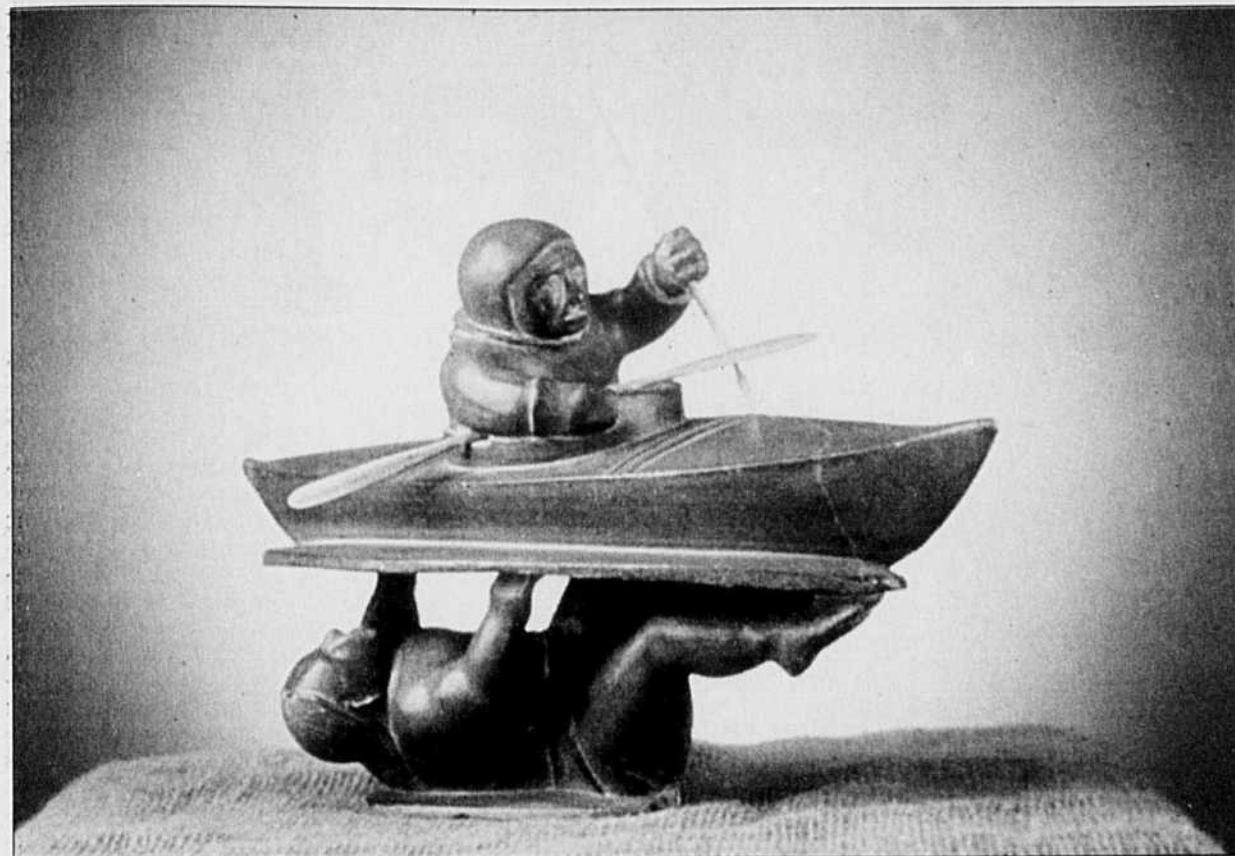
jusqu'au 21 août 1999
Mardi, mercredi, jeudi: 13h à 20h
Vendredi, samedi: 13h à 17h
Entrée libre

Maison de la culture
Plateau-Mont-Royal
465, avenue du Mont-Royal Est

Renseignements: 872-2266
www.ville.montreal.qc.ca/maisons.



Mythes et légendes, contes et chroniques, fables et talismans



SOURCE: MUSÉE CANADIEN DES CIVILISATIONS

Un kayakiste et un masque inuit, présentés dans le cadre de l'exposition *Iqqaipaa*, au Musée canadien de la civilisation à Hull

Du romantisme à l'avant-garde, de Goya à Kiefer, en passant par Van Gogh, Malévitch, Picasso, Calder et Kandinsky, nombreux sont les artistes inspirés par la conquête des nouvelles frontières. L'exposition *Cosmos* et ses 380 œuvres vous invitent à suivre ce parcours éblouissant.

Musée des beaux-arts de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais
1380, rue Sherbrooke Ouest
Renseignements: (514) 285-2000
ou www.mbam.qc.ca

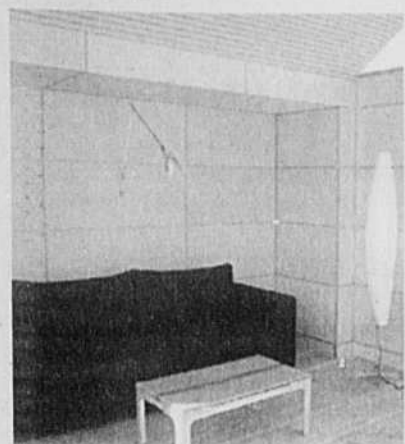
Ouvert du mardi au dimanche,
de 11 h à 18 h,
les mercredis jusqu'à 21 h.

17 JUIN - 17 OCTOBRE

COSMOS

L'ART À LA CONQUÊTE DE L'INFINI





Maison mobile «Japan»

Hej! Ce cri de ralliement aura ponctué notre courte mission au pays du Smörgasbord, histoire d'y assister à l'ouverture de H99, sorte de grande foire de l'habitat qui s'annonçait aussi marquante pour le design scandinave que l'avait été la grande édition de 1955. Une occasion unique de prendre contact avec les nouveaux produits offerts pour l'habitat par les créateurs de là-bas.

JACQUES MARTIN

S'étalant dans un espace à ciel ouvert, comme une Expo 67 en miniature, H99 réunissait divers pavillons devant brosser un tableau général du paysage intérieur au nord de la Baltique. Certains hangars avaient été réaménagés, présentant tour à tour l'évolution de l'habitat scandinave (lire suédois) à travers l'histoire, des collections de jeunes designers et des meubles et objets design offerts aux collectionneurs. Ajoutez à cela des tipis suédois — eh oui! — et une habitation construite pièce sur pièce, et vous obtiendrez un peu de tout, pour tous les goûts.

L'habitat mobile

La partie la plus intéressante de l'exposition fut sans contredit un concours d'idées ouvert aux architectes et auquel l'entreprise IKEA, porte-étendard de l'«habiter» à la suédoise, a également participé. L'objectif était de concevoir de petites unités d'habitations mobiles d'au plus 20 m² chacune, entièrement meublées et complètement construites à partir de matériaux recyclés ou écologiques. Prêtes, à vrai dire, à prendre le large dès la fin de l'exposition. On comptait, parmi le lot, deux petites maisons flottantes, dont une avait été présentée en 1955 et qui était ici réaménagée avec des équipements modernes.

Parmi la quinzaine de maisons exposées, environ la moitié était le fruit des travaux de jeunes architectes, et chacune offrait un ou plusieurs éléments résolument innovateurs: une petite maison en contre-plaqué qui se replie en une boîte de 10 m³, une maison extensible, une autre ne possédant au centre qu'une grande étagère sur rails qui permet de modifier à volonté les dimensions de la cuisine et du salon, une maison bloc intitulée «Boîte noire», une maison aux murs entièrement en verre, mélange de Mies et Corbu, une autre en panneaux de MDF Jouissif.

Sept d'entre elles ont également été conçues par des équipes de design d'IKEA venues de Taiwan, d'Italie, de Pologne, d'Arabie Saoudite, du Danemark, d'Amérique du Nord et de Suède, bien entendu. Réalisés dans des conteneurs, le design se limitait essentiellement à l'aspect intérieur des maisons. Les designers ont su faire preuve de beaucoup d'ingéniosité et demeurer fidèles à leurs préoccupations propres, fortement marquées par leur nationalité. On s'aperçoit alors que la perception du moderne, de la fonctionnalité, de la convivialité et de l'esthétique change considérablement d'un milieu à l'autre, même si les objets (des produits IKEA) restent les mêmes.

Les solutions IKEA

IKEA a joué un rôle important dans la présentation de H99, notamment en invitant à ses frais près de 350 journalistes internationaux et en occupant un vaste espace sur le site. Un grand pavillon y présentait de façon originale ses produits de l'an 2000, offrant un avant-goût des nouvelles mises en scène auxquelles Montréal aura droit sous peu. Rappelons que IKEA Montréal double sa superficie pour devenir le plus imposant magasin de la chaîne en Amérique. Du rez-de-chaussée au

grenier, des maisons entières seront notamment aménagées et proposées au public.

L'entreprise met dorénavant l'accent sur les nouvelles réalités: la garçonnère, le travail à la maison, la vie avec des enfants ou des adolescents et une superficie habitable de 20 m². Il ne manque que les grands-parents. Dommage. Néanmoins, les solutions proposées sont plus qu'intéressantes et suggèrent un aménagement original de l'espace qui utilise de façon tout à fait inusitée les accessoires et les meubles IKEA.

Mais H99 a également été l'occasion pour IKEA de présenter un nouveau modèle d'habitation préfabriquée, typiquement suédoise, à très bas prix, réalisée en partenariat avec le constructeur suédois Skanska. L'habitation Bo Klok (en français: vivre intelligemment) est en réalité un ensemble de six grands appartements pouvant très bien convenir aux petites familles, mais qui gagneraient à être aménagés sur deux niveaux afin de répondre davantage aux normes nord-américaines. Bo Klok promet cependant de faire un malheur au Canada, comme c'est déjà le cas dans les autres pays nordiques.

FORMES

Hej! Hej!



L'entreprise met dorénavant l'accent sur les nouvelles réalités: la garçonnère, le travail à la maison, la vie avec des enfants ou des adolescents et une superficie habitable de 20 m².

Maison écologique en pièce-sur-pièce

Une occasion à moitié saisie

A priori, il semble que les organisateurs de H99 n'aient pas accompli leur mission d'attirer l'attention internationale. Ainsi, la documentation était uniquement conçue en suédois et le caractère historique de l'événement n'a pas été suffisamment souligné.

De plus, c'était l'occasion de dresser, pour le public, un panorama bien documenté de 40 ans de design scandinave. Dans les faits, seul un pavillon remontant à l'événement de 1955 et réalisé par l'architecte suédois Carl-Axel Acking est parvenu à faire le lien entre la production d'objets-cultes de l'époque et le design industriel suédois contemporain. Ce pavillon, réalisation du Form/Design Center, éditeur du célèbre magazine *Form*, présentait un riche éventail d'objets: téléphones, porcelaine, verre et textiles des années 50 à 70 par opposition aux téléphones multimédias, réfrigérateurs munis d'un véritable ordinateur de la compagnie Electrolux, robots aspirateurs, appareils chirurgicaux et autres bidules hi-tech censés donner l'image d'une Suède moderne, bien «designée». Le design perd souvent en élégance ce qu'il gagne en technologie. C'est du moins l'impression générale qui se dégage de cette partie de l'exposition et de manière générale de H99, tous deux malgré tout fort passionnants.

Le pont de Malmö

Comme la ville de Helsingör, située au Danemark, que par un étroit bras de mer, il est prévu que toute cette région ne forme d'ici quelques années qu'une seule et même entité administrative. Les organisateurs ont donc eu la bonne idée de présenter les produits de différentes entreprises danoises et suédoises de chaque côté d'un seul et grand pavillon. Mais cet effort cache un autre objectif qui témoigne d'une transformation importante du paysage scandinave à moyen terme. Pendant longtemps, Helsingör a été le principal lien de la Suède avec le continent européen, mais, en ce moment, on construit un pont un peu plus loin, entre Malmö et Copenhague, situé au Danemark, et on craint que l'axe Helsingör-Helsingör ne devienne, à plus ou moins long terme, qu'un passage secondaire entre les deux pays. Les projets comme H99 ne manquent donc pas à Helsingör pour les prochaines années.

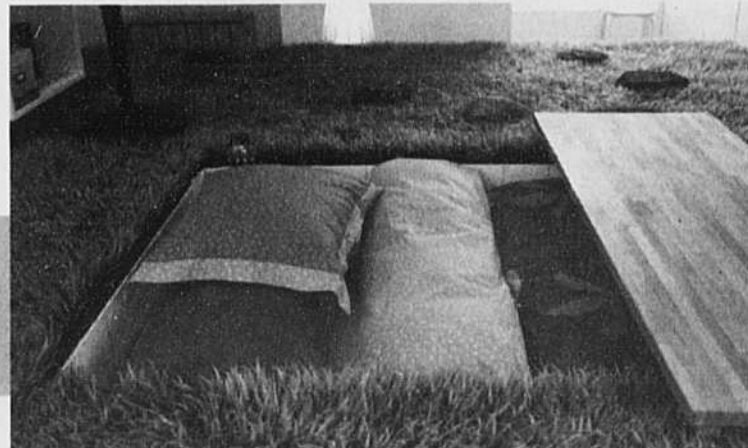
REGARD OBLIQUE

Je vous invite à visiter le nouveau site Web de l'équipe de 200 m³, qui présente jusqu'à la fin de l'été une exposition fort originale au Vieux-Port de Montréal, sorte de fenêtre ouverte sur le chantier du futur Centre des technologies interactives, situé juste en face. Une adresse: www.200m3.org

Les designers ont su faire preuve de beaucoup d'ingéniosité et demeurer fidèles à leurs préoccupations propres, fortement marquées par leur nationalité.



Sept petits conteneurs mobiles de la compagnie Ikea



Un lit encastré dans un tapis gazonné d'Ikea Amérique

Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-1255

Galerie

IDM

Galerie D'ICI D'AILLEURS
Vitrine unique
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture de la Galerie IDM
Du dimanche au mercredi, de 10 h à 18 h.
Du jeudi au samedi, de 10 h à 21 h.